



Lettres québécoises Page D 5
Le feuilleton Page D 7
La chronique de
Robert Lalonde Page D 8
Essais québécois Page D 9
Formes Page D 14

Patrimoine Page D 3
Arts visuels Pages D 4 et D 6
Théologie Page D 10
Nature Page D 11
Jeunesse Pages D 12 et D 13

AUTOMOBILE

Deux visages

L'invention qui a le plus transformé le dernier siècle, revue et commentée à l'aube du prochain

YVES D'AVIGNON
LE DEVOIR

En cette fin de millénaire, quelle est l'invention de l'homme qui l'a le plus transformé, libéré, propulsé... et altéré en 100 ans? Ceux qui voient se profiler la controverse automobile sur l'autoroute des chaos du centenaire ne sont pas à des lieues de la vérité.

Documentée comme pas une, l'automobile a cent ans selon plusieurs chercheurs-historiens, dont un, Serge Bellu, conseiller auprès du Centre Georges Pompidou, du Conservatoire national des arts et métiers et du Musée de l'automobile, et à l'avant-scène de ce beau livre qu'est *l'Histoire mondiale de l'automobile*.

Bien que l'on soit encore à se pourfendre, par pays interposés, sur le véritable jour de naissance «du véhicule motorisé destiné au transport de l'homme», c'est dans une perspective d'anniversaire que Bellu a réuni savoirs et données à saveur européenne. Et raconté en huit tranches de dix à quinze années l'évolution de la planète à travers le pare-brise de l'histoire automobile.

Professionnalisme

Il est utile de dire que le volume, la recherche, la présentation, le récit et les illustrations sont traités avec grande référence et «professionnalisme». Jusqu'à l'avant-dernier chapitre, sous-titré *La fin de l'arrogance* (1974-1989) et segmenté en *Les choix pétroliers* (industrie), *L'heure des restrictions* (société), *Les contradictions* (culture), *L'idée de cocon* (design), *La révolution informatique* (technique), *La médiatisation* (sport) et la chronologie des événements sur 15 ans, le lecteur vient de parcourir 90 ans et n'a d'autre souffle pour toute autre synthèse traitant de l'évolution de l'homme sur Terre en si peu de temps!

Dixit l'auteur dans son avant-propos: «L'automobile a en effet bouleversé la vie des hommes, facilitant et accélérant ses déplacements, l'accompagnant dans sa vie privée comme dans ses activités professionnelles. Elle est devenue une composante majeure des économies des nations civilisées. Avec tous les effets déléteres et les excès d'un emblème de la société de consommation: l'insécurité, l'asservissement et la pollution qu'elle génère [...] Au delà du produit industriel, l'automobile constitue un phénomène social qui n'a jamais cessé d'intriguer les artistes et les intellectuels, qu'ils fussent ses laudateurs ou ses détracteurs.»

Une telle approche réussit avec force et vocabulaire à convaincre. Si l'automobile à 100 ans fera époque, il faut cependant, exprime l'auteur ça et là, que son industrie exécute quelques coups de barre majeurs qui ne seront pas sans tarabuster les acieristes, les pétroliers et autres autorités supérieures. C'est qu'ils n'occuperont

VOIR PAGE D 2: AUTOMOBILE

LIVRES

Stéphane Mallarmé Pour s'exiler très haut

GUYLAINE MASSOUTRE

Les beaux livres, pensait Proust, sont des clés magiques qui nous ouvrent au fond de nous-mêmes des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer. La vérité des livres n'est pas un idéal, elle apparaît au bout de l'effort de lire, comme une chose matérielle déposée entre les pages, parfois secrète, souvent aussi suave qu'un miel déposé sur les rayons d'une bibliothèque. À peine quelques années plus tôt, Mallarmé définissait lui aussi le principe de vie caché dans l'écriture. Dans la préface d'un poème demeuré célèbre, tiré comme un coup de canon dans l'univers des lettres, *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, il écrivait que retraits, prolongements, fuites ou dessin, un poème est d'abord une partition qu'il faut lire à haute voix.

Mallarmé a été le plus grand ami des lettres de son temps, des peintres et des musiciens. Rien, sur une page, ne lui semblait plus capable de dessiller les yeux qu'une forme semblable à ce qu'on entend dans un concert. Bien sûr, le vers classique conservait pour lui tous ses charmes: l'empire de la passion et des rêveries. Mais il leur préférait la liberté des contrepoints, l'imprévu du vers libre, la composition en motifs posés entre les blancs du papier et tournés loin vers l'avenir.

«Je fais de la musique», écrivait-il en 1893 à un ami anglais. Cette évidence n'en était pas une. Quelque temps plus tard, Proust publiait un virulent article dans *La Revue blanche* intitulé «Contre l'obscurité». Dans un style pourfendeur admirable, il y accusait les poètes de son temps de cultiver les mystères sans talent: «Ce ne sont là que vains coquillages, sonores et vides, morceaux de bois pourris ou ferrailles rouillées que le flux a jetés sur le rivage et que le premier venu peut prendre, s'il lui plaît... Mais que faire avec du bois pourri, souvent débris d'une belle flotte ancienne...?»

L'obscurité des idées, des images et de la grammaire, selon Proust, était une injure à la langue et à la sensibilité, une glose aussi intraduisible qu'un rebus ou un théorème. Où était donc passée la langue maternelle, toute chargée de ses impressions poétiques instinctives et spontanées? Ces poèmes au sens imprécis étaient-ils davantage que de vaines allégories réservées aux initiés? N'y avait-il pas qu'un seul soleil pour exprimer à chacun, pendant sa courte vie sur terre, les mystères de la vie et de la mort?

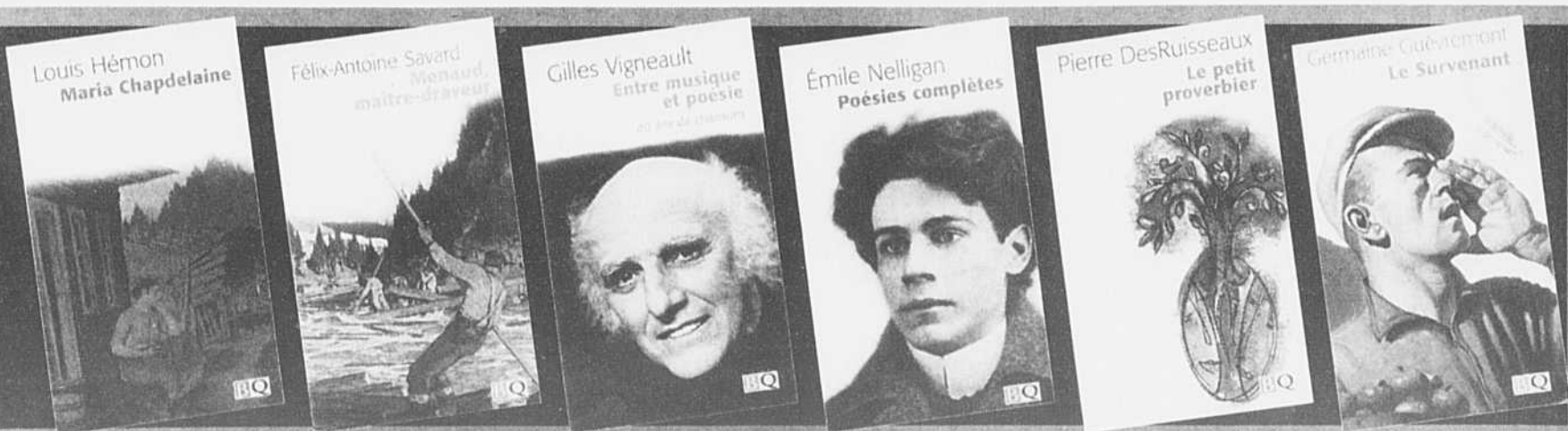
VOIR PAGE D 2: MALLARMÉ

Édouard Manet, *Portrait de Stéphane Mallarmé*, 1876, Paris, musée d'Orsay

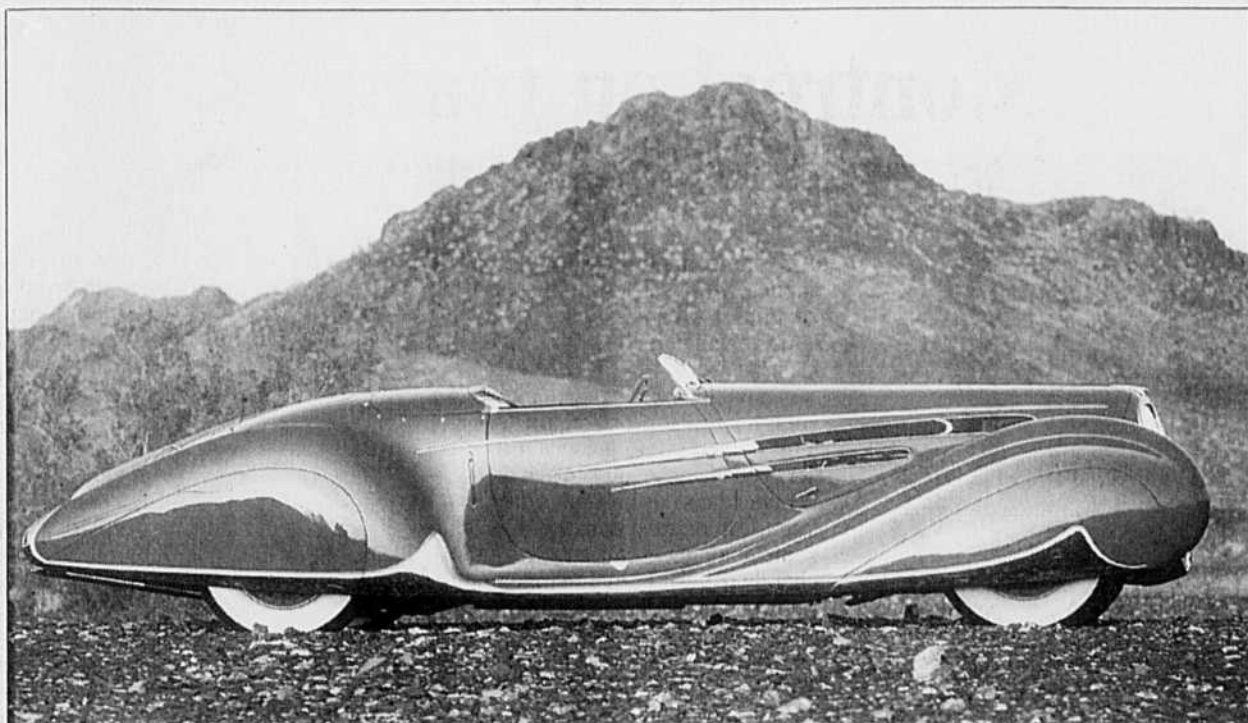
LES BONNS LIVRES EN FORMAT DE POCHE



En vente chez votre libraire
Catalogue complet : www.livres-bq.com



LIVRES



Une Delahaye 165 Roadster carrossée par Figoni & Falaschi sur un dessin de Géo Ham (1938).

AUTOMOBILE

Le rôle de l'écologie et l'avenir de l'automobile

SUITE DE LA PAGE D 1

plus d'ici peu un siège de distinction et de monopole. Eût-il été sage de trancher autrement?

Et l'avenir, lui?

Justement, c'est au dernier chapitre, «*L'ébauche du futur*», que le lecteur sourcillera le plus et verra croître son intérêt. La survie de l'automobile telle qu'on la connaît passe par une redéfinition de ses objectifs à court terme. Plusieurs l'ont exprimé ainsi. Des règlements pour contrer la pollution imposent déjà le respect des nouvelles conventions un peu partout sur la planète. L'écologie, qui n'est plus qu'une simple considération pour les décideurs industriels et politiques, article désormais les penseurs de son avenir.

Déjà, de nombreuses améliorations quant à la pollution émise par l'automobile conventionnelle ont fait gagner des points aux grands constructeurs. Simplement que la locomotion dite écologique connaît aussi des avancées notables. Les lobbies s'activent: un choc pourrait surgir!

Et si, pour une question de mégadollars, de sensibilité politique ou de raisonnement, l'électricité, le solaire

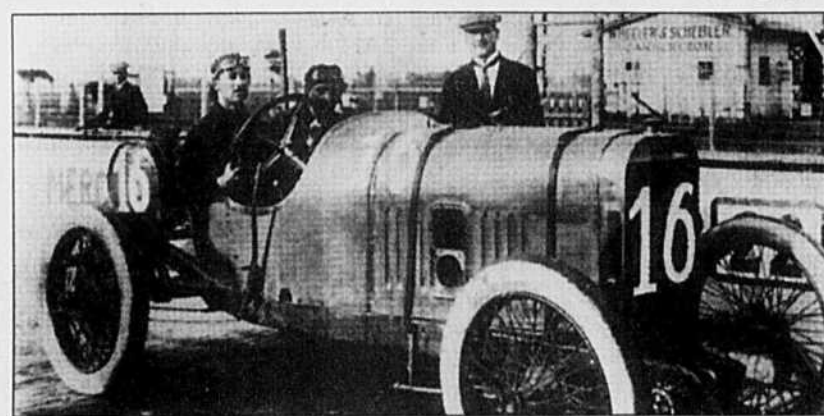
ou toute autre forme d'énergie motrice non polluante venait à supplanter le pétrole et ses dérivés? Et si les nouveaux matériaux composites se fortifiaient, prenaient du muscle, au point de prendre une place saine dans l'habitacle, d'agir à la place de l'acier pour ce qui est de la carrosserie? Et si?

Les premières décennies que nous amène le nouveau millénaire se feront fortes du prochain débat réel d'une nouvelle «société mondiale»: l'écologie. C'est du moins la «principale recommandation» de l'étiquette éditoriale de

cette savante lecture. À cette table, l'automobile voudra très certainement prendre la parole. Et nous verrons peut-être émerger de nouvelles sociétés et industries attirées par le phénomène. Et commencera peut-être le deuxième centenaire de l'invention du siècle sur une toute nouvelle route...

HISTOIRE MONDIALE DE L'AUTOMOBILE

Serge Bellu
Flammarion, Paris, 1998, 334 pages



La Peugeot L-76, victorieuse aux 500 milles d'Indianapolis (1913).

MALLARMÉ

Il se fait uniquement à la musique de la langue

SUITE DE LA PAGE D 1

Ces questions étaient si justes qu'elles s'attirèrent une réponse virulente de Mallarmé. Non, je ne suis pas obscur!, s'affirma le poète, puissamment sollicité. Pour sortir des sentiers battus du sens par tant d'autres avant lui, il se fait uniquement à la musique de la langue, bien sûr aux rapprochements euphoniques des mots, mais surtout aux dispositions de la parole à communiquer matériellement avec le lecteur. Comme les touches du piano.

Depuis ce temps, «*Mallarmé l'obscur*», comme l'a titré le critique Charles Mauron en 1941, est devenu le poète fameux de l'absence, de la page blanche et du livre à venir — «*le Texte [...] parlant de lui-même et sans voix d'auteur*». On ne lit pourtant pas plus aisément Mallarmé, en dépit des innombrables études qui lui sont consacrées, qu'au temps de Proust. Son biographe actuel, Jean-Luc Steinmetz, prétend même, dans son remarquable *Stéphane Mallarmé — L'absolu au jour le jour* qui paraît chez Fayard, que des qualificatifs fâcheux le tiennent méconnu.

Pourtant, l'auteur d'*Hérodiade*, après Valéry, Claudel et toute la modernité, inspire ce que Bertrand Marchal, le responsable de l'édition des œuvres complètes dans La Pléiade, appelle «*le concert imaginaire*» de myriades d'études — linguistiques (Sausure, Max Müller, Derrida...), psychanalytiques (rien de moins que Freud et Lacan), philosophiques (Sartre, entre autres), pour rester bref. La relire cette année, pour le centenaire de sa mort — il est né en 1842 —, nous invite à rencontrer «*une des combinaisons les plus exquises de l'histoire de l'esprit*», écrivait Valéry. «*De là, libre à l'âme de s'exiler très haut*». C'est Mallarmé qui le dit. Telle était son exigence consciente, telle vit son œuvre.

Le don de la poésie

D'abord mauvais élève, il devient un professeur d'anglais chahuté. Très jeune, et surtout à partir de la mort de sa sœur, il s'adonne à la poésie, à laquelle il voue un culte jaloux durant toute sa vie, la logeant dans un tabernacle moderne, «*toute d'analyse diaprée et mobile*», aussi bien dire chair faite verbe, poésie pure, volupté éprise d'elle-même et enclose dans le «*livre de fer vêtu*». Ce livre à fermoir, conçu par le poète, supposait ce qu'il a appelé «*la disparition élocutoire du poète, qui cède l'initiative aux mots*». C'est là que réside l'art exigeant de Mallarmé, dans cet effacement des circonstances, dans ce fabuleux pouvoir d'isoler la parole, enclose en elle-même comme un bijou serti.

Comment devint-il cet esthète au talent providentiel? Jean-Luc Steinmetz le raconte à merveille, dans une langue claire et riche, intelligente de la langue mallarméenne et de la très riche histoire littéraire de la deuxième



moitié du XIX^e siècle. Il avait quinze ans à la mort de sa sœur, venue réactiver celle de sa mère dix ans auparavant. Ce moment de crise à l'adolescence fixe sa vocation, bientôt suivie par des rencontres de gens de lettres: Emmanuel des Essarts, ami des futurs Parnassiens, Henri Cazalis, futur médecin, Eugène Lefebvre, fêru d'Edgar Poe et futur égyptologue, puis, après son séjour avec sa femme Maria à Londres en 1863, Catulle Mendès, Villiers de l'Isle-Adam, Leconte de Lisle, Coppée et Heredia.

En 1860, il a déjà recopié et corrigé (!) vingt-neuf poèmes des *Fleurs du mal* de Baudelaire (dans leur première édition) et traduit des poèmes de Poe. C'est dans ce bouillonnement artistique et intellectuel qu'il livre sa première version d'*Hérodiade*, en 1866. Il traverse alors une grave crise psychique, tandis que Baudelaire, accidenté, tombe aphasique et hémiplégique. Les plus beaux poèmes de Mallarmé sur l'idéal, versant du néant qu'il confronte, datent de cette époque, qui dure environ deux ans.

Après la défaite de Sedan, en 1871, il quitte Avignon pour s'installer à Paris, où il fait la connaissance de Zola et de Manet — qui fait son portrait, reproduit en couverture du superbe ouvrage édité à l'occasion de l'exposition que le Musée d'Orsay consacre actuellement à Mallarmé (jusqu'au 3 janvier). Son *Après-midi d'un faune* paraît en 1876 (mais il faudra attendre 1887 pour l'édition définitive), illustré par Manet, en même temps que le peintre expose chez lui ses tableaux refusés par le jury du Salon. Mallarmé subit lui aussi le même regard intransigeant de ses contemporains, précisément ses amis des cercles littéraires: sa traduction du *Corbeau* de Poe, illustrée par Manet, a d'abord été refusée, ainsi que son *Faune*, rejeté par Coppée, Banville, Anatole France.

Impressionnisme et symbolisme confondus

Le théâtre est entré dans sa vie. Il

voit dans la scène la possibilité d'écrire «*quelque chose qui éblouisse le peuple souverain comme ne le fut jamais empereur de Rome ou prince d'Asie*». Ce diable d'homme poursuit opiniâtrement son projet grandiose, tout en se frottant et en se confrontant à une effervescence artistique de premier ordre: on le voit correspondre avec Verlaine, Verhaeren, Claudel, puis Valéry et Gide, écrire sur son contemporain Wagner, devenir l'ami de Huysmans, rencontrer Monet, Gauguin, Renoir. Oscar Wilde lui envoie son *Portrait de Dorian Gray* en 1891. C'est dans son minuscule salon bourgeois que se tiennent les fameux «Mardis de la rue de Rome» où se concotoient de rarissimes virtuosités. Et, fait encore plus connu, c'est Claude Debussy qui nourrit le plus en profondeur son génie créateur de sa connaissance de Mallarmé. Quel panthéon de vivants!

Il faut lire cette passionnante odyssée dans la biographie de Jean-Luc Steinmetz, qui met à plat à la fois le projet littéraire de Mallarmé et l'incompréhension de ses proches: «*Point d'hermétisme, donc, ni de pensée confinée dans une aire raréfiée; mais la tentative de s'exprimer dans un autre langage que celui du lieu commun pour un public exigeant et vigilant, curieux de lire les réflexions que suggère la vie sociale*». Mallarmé, ce petit homme souffrant, souvent alité et menant une existence tranquille, si peu performant d'un point de vue social, n'en a pas moins été l'homme de tous les risques.

Cette intelligence nue, non dénuée d'humour, préside à la destinée de toute notre modernité. Le lire dans sa nouvelle édition de La Pléiade, plus complète et plus exacte que celle qui prévalait, offre des moments de joie bouleversante. L'accompagner de sa biographie ou de l'ouvrage collectif qui dirige Yves Peyré, directeur de la bibliothèque littéraire Jacques Doucet, c'est plonger dans une aventure spirituelle et comprendre cette aura mallarméenne rayonnante. Des plumes aussi douées que celles de Jean Starobinski et du poète Yves Bonnefoy, entre autres, vous feront connaître ses relations de vrai bonheur avec la photographie, la peinture et l'illustration, la musique, la danse, la république des lettres et même l'Allemagne. Son paysage mental, sans violence et sans narcissisme, sensuel et profond, comme l'écrit M. Steinmetz, «*prophétise un nouveau monde de l'esprit*». Retournons à ce testament.

MALLARMÉ

Œuvres complètes

NRF Gallimard
Édition présentée, établie et annotée par Bertrand Marchal
Bibliothèque de la Pléiade, Paris
1998, tome I, 1529 pages,

STÉPHANE MALLARMÉ

L'absolu au jour le jour

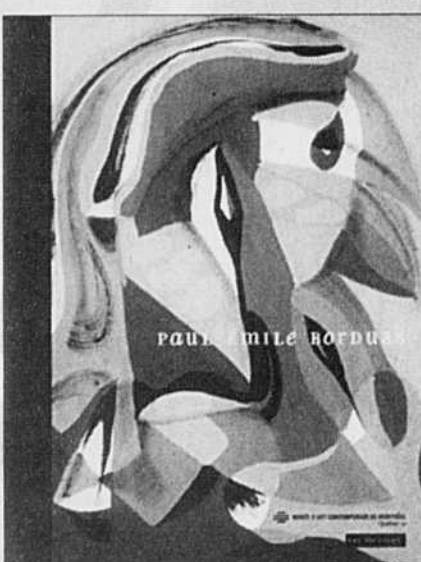
Jean-Luc Steinmetz
Fayard, Paris, 1998, 616 pages

MALLARMÉ 1842-1898

Sous la direction d'Yves Peyré
Gallimard/Réunion
des Musées nationaux, Paris
1998, 205 pages

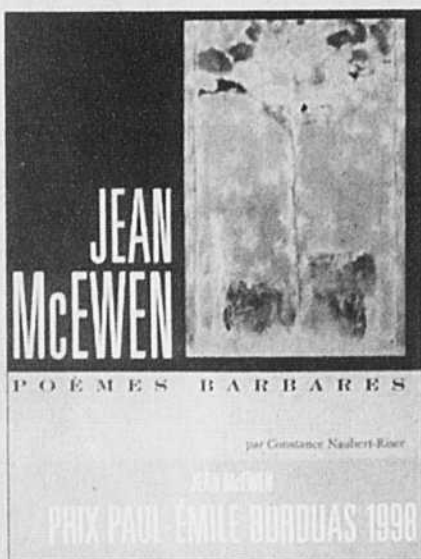
Les cadeaux un art un plaisir

Les 400 coups vous proposent des livres d'art tout en images qui vous permettront de prolonger des rencontres faites lors d'expositions récentes ou de découvrir et d'apprécier le travail d'artistes reconnus.



PAUL-ÉMILE BORDUAS
Textes de Josée Bélisle et
Marcel Saint-Pierre
112 pages couleur, 39,95 \$
Couverture souple avec robots, 21,5 x 27,5 cm
En coédition avec le
Musée d'art contemporain

CHARLES DAUDELIN
L'AVENIR RETROUVÉ
Textes de Christiane Duchesne,
Jacques-Bernard Roumanès et
Simon Blais
112 pages couleur, 30,00 \$
Couverture souple avec robots, 21,5 x 27,5 cm



JEAN MCEWEN -
POÈMES BARBARES
Constance Naubert-Riser
152 pages couleur, 49,95 \$
Couverture souple avec robots, 21,5 x 27,5 cm

VERTIGE VESTIGE
Serge Clément
Texte de Mona Hakim
128 pages, photos noir et blanc,
39,95 \$
Couverture souple avec robots, 21,5 x 27,5 cm

L'OMBRE ROUGE
André Fournelle
Texte de Jean Dumont
64 pages couleur, 19,95 \$
Couverture souple avec robots, 23 x 23 cm
En coédition avec le
Musée d'art contemporain



RENÉE LAVALLANTE
Dessins
Texte de Dominique Chalfoux
40 pages noir et blanc, 15,95 \$
Couverture souple, 23 x 23 cm



ALLÉGRESSE NOMADE
Pierre-Lion Tétrault
Texte de Jean Dumont
144 pages couleur, 29,95 \$
Couverture souple avec robots, 17,5 x 19 cm



ENVOL IMAGINAIRE
Annouchka Gravel
Galouchko
Texte de Marie-Claire Blais
108 pages couleur, 22,95 \$
Couverture souple avec robots, 17,5 x 19 cm

NÔ - SCÉNARIO DU FILM
Robert Lepage
112 pages couleur, 24,95 \$
Couverture souple, 23 x 23 cm
En coédition avec Alliance Vivafilm



le Parchemin

DEPUIS 1966 • MÉTRO BERRI-UQAM

... À peine arrivés,
sur des rythmes endiablés,
Les v'là prêts à fêter !
Inspiré de Honoré Beaugrand,
La Chasse-galerie

LE CŒUR-DU-QUÉBEC
GID / PUBLICATIONS DU QUÉBEC
prix ord. 75\$
notre prix 55\$95

QUÉBEC / Une histoire capitale
PUBLICATIONS DU QUÉBEC
prix ord. 29\$15
notre prix 22\$45

LE MUSÉE DE L'ART
LE LIVRE DE POCHE
prix ord. 19\$15
notre prix 14\$95

LE MUSÉE DE L'ART
LE LIVRE DE POCHE
prix ord. 29\$15
notre prix 22\$95

Nouvel Atlas Universel
SELECTION DU READER'S DIGEST
prix ord. 49\$15
notre prix 39\$95

LES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES
FLAMMARION
prix ord. 29\$15
notre prix 23\$95

OFFREZ-LEUR LE CHOIX!
Certificats-cadeaux disponibles

505, rue Sainte-Catherine Est, Montréal Mezzanine métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 845-5243
Ouvert le dimanche de 12 h à 17 h
Prix en vigueur jusqu'au 31 décembre 1998 ou jusqu'à épuisement des stocks.

Pour Noël,
Olivieri vous offre
un beau bistro
tout neuf.

Olivieri
librairie

5219 Côte des Neiges
514 739 3639
fax: 739 3630
H3T 1Y1
métro Côte des Neiges

Les 400 coups

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Tout Félix

L'œuvre tel que l'auteur en garda mémoire

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE FÉLIX LECLERC

Textes, hommages et illustrations

Henri Rivard éditeur, 1994 et 1997, 4 tomes, 473, 447, 471 et 499 pages

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Un peu de Félix pour Noël? Voilà sans doute ce à quoi songeait l'éditeur Henri Rivard en relançant, quatre ans après une première tentative, les quatre tomes des œuvres littéraires de Félix Leclerc. 2000 pages de textes, une cinquantaine d'œuvres de peintres québécois pour colorer l'ensemble, des hommages d'amis et de personnalités touchées par le souvenir de l'artiste de l'île, le tout sous couvert d'un dit de luxe.

Dans une lettre qu'il écrit à Gilles Boulet, alors président de l'Université du Québec, quatre mois à peine avant son décès, Félix Leclerc lui demande s'il serait disposé à écrire l'introduction des tomes de ses œuvres littéraires qu'il s'approprie à faire publier. «Cher monsieur Boulet, j'aurais une grande faveur à vous demander. [...] Me feriez-vous l'honneur d'... écrire l'introduction, 5 à 10 pages à votre convenance, "Comme un lever de rideau", en répétant, rajoutant, unifiant, résumant ce que vous avez écrit en 1981, pour l'honneur de l'Université du Québec, que vous m'avez donné et qui m'avait rendu si fier. [...] Moi, je suis prêt. J'ai retouché, revu, corrigé, enrichi, effacé et pris la crème de 12 de mes 19 livres. Si vous acceptiez, ce serait une grande volée de cloches dans mon cœur».

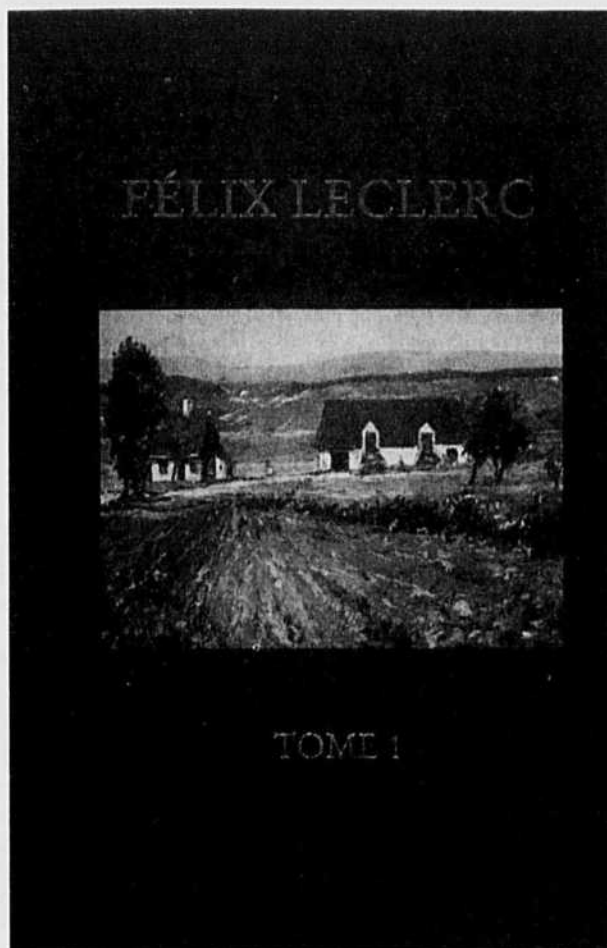
Cette lettre ne se rendra pas dans l'immédiat jusqu'à son destinataire, le décès de Félix ayant manifestement modifié le plan de départ. Six ans plus tard, les quatre tomes retravaillés par l'auteur lui-même paraissent, édités par Henri Rivard et présentés par Gilles Boulet, qui accepte en différé la demande que lui formulait plus tôt Félix.

Les choix de l'artiste

Au cours de la dernière année de sa vie, Félix Leclerc lui-même choisit les morceaux de son œuvre poétique littéraire dont il voulait qu'on se souvienne. Henri Rivard a repris ces deux mille pages que l'auteur de l'île d'Orléans avait donc retravaillées et, selon ses propres mots, il les a «rendimanchées».

Divisés en quatre tomes, mariés aux illustrations tirées d'œuvres de peintres québécois, ce sont donc *Pieds nus dans l'aube*, *Moi mes souliers*, *Le Fou de l'île*, les fabliaux *Dialogues d'hommes et de bêtes*, *Le Hamac dans les voiles*, *Carcajou ou le Diable des bois*, en plus du *Calepin d'un flâneur*, du *Petit Livre bleu de Félix*, de *Chansons pour les yeux*, *Rêves à vendre* ou *Troisième calepin du même flâneur* et enfin le *Dernier calepin* que les inconditionnels ou les néophytes liront avec plaisir.

Aux mots de Félix s'entremêlent les témoignages d'amis, de proches, qui laissent ainsi par écrit un dernier hommage au poète, chanteur, ami qu'il a été. «Je t'écris comme un enfant s'adresse au père Noël. Comme lui... je



sais que tu existes... puisque nos chemins se sont croisés. Je t'ai rencontré. Je t'ai parlé. Je t'ai chanté. [...] Sache que tu ne feras jamais partie des poètes disparus. Tant pis pour toi! Tu es trop présent dans nos cœurs», écrit l'artiste Raymond Devos.

«La dernière année», écrit sa femme Gaétane Leclerc au mois d'avril de 1994, *beau bonhomme fatigué et toujours plein d'humour, il s'enfermait dans son bureau pendant des heures. "Écris-tu un autre livre?", que je lui demandais. "Non, répondait-il. Peut-être que je me relis." Et voilà le travail de sa dernière année. Lui qui devait vivre cent ans au moins. Lui qui vivra cent ans et plus.* Charles Aznavour, Guy Béart, Claude Gauthier, Aurélien Boivin, Yves Duteil, Gilles Vigneault et Jean-Pierre Ferland ajoutent au concert de louanges dirigé à l'endroit de ce magnifique «fou de l'île».

En 1994, 5000 exemplaires de cet ensemble de quatre tomes avaient été édités. L'ensemble s'était envolé, dit-on, en l'espace de deux mois. Fort de ce succès, on reprend donc l'expérience, en même quantité, non disponible en librairies, doit-on ici le préciser, seulement par commande postale au 1 877 584-2609 (sans frais). Le coffret Félix coûte 170 \$, taxes et frais de livraison postale compris.

PATRIMOINE

Montréal en marches

À propos de l'architecture vernaculaire

CLAUDINE DÉOM

LES ESCALIERS DE MONTRÉAL

Jean O'Neill
et Pierre Philippe Brunet (photos)
Hurtubise/HMH, Montréal
1998, 114 pages

Décidément, l'architecture résidentielle montréalaise ne cesse de gagner en popularité. Cette fois, ce sont les escaliers des plex montréalais (duplex, triplex, quadruplex, etc.) qui retiennent l'attention dans la toute nouvelle publication de HMH, *Les Escaliers de Montréal*.

Premier en son genre jusqu'à maintenant au sein des albums photos du Québec, on y décèle une volonté de la part des auteurs, Pierre Philippe Brunet (le photographe) et Jean O'Neill (pour les textes), de gagner les cœurs de ceux qui perçoivent parfois ces contorsions et enfilades de marches comme une ascension interminable vers leur logis ou comme une descente périlleuse après une tempête de neige.

Il est malgré tout assez curieux de feuilleter un livre sur les escaliers de Montréal, surtout lorsqu'on sait que ces derniers étaient loin de faire la faveur au moment de leur apparition dans le paysage urbain montréalais, il y a de ça plus d'un siècle. Je vous fait grâce des commentaires négatifs de l'époque à leur sujet (Jean O'Neill se propose de toute façon pour vous faire part de quelques-uns d'entre eux) puisque, tout compte fait, les critiques n'auront pas empêché leur prolifération dans la quasi-totalité des quartiers montréalais. Quoi qu'on en pense, les escaliers semblent incarner de plus en plus la réalité du paysage montréalais, du moins si on en juge certaines cartes postales destinées aux visiteurs de Montréal où des enfilades d'escaliers bordées de neige font concurrence aux images traditionnelles du Stade olympique et de la basilique Notre-Dame.

Jolies photos

Les passionnés du patrimoine et les amoureux de Montréal savoureront très certainement les jolies photos

prises au cours des quatre saisons de l'année et qui saisissent des escaliers de toutes les formes, de toutes les couleurs et vus sous tous les angles. De plus, les textes de Jean O'Neill réussissent à mettre en mots ce que nous ressentons tous mais oublions parfois à leur sujet, comme la féerie des escaliers sous la neige ou la place qu'ils détiennent dans nos habitudes de tous les jours (qui ne s'est pas déjà plu à s'asseoir dans les escaliers par une nuit chaude d'été?). Bien que magnifiques pour la plupart, certaines images auraient gagné d'une attention particulière aux spécimens photographiés. On aurait ainsi évité de représenter les tapis verts synthétiques que certains posent sur les marches ainsi que les rampes et poteaux de galerie en aluminium qui, tout en étant fort pratiques sur le plan de l'entretien — je n'en doute pas —, ne constituent pas moins des exemples probants d'appauvrissement de notre patrimoine vernaculaire.

À LA DÉCOUVERTE DES VILLAGES DE FRANCE

Traduction et adaptation
de Evelynne et Frank Jouve
et de Daniel-Albert Kouraguine
Solar, Paris, 1998, 224 pages

Après Montréal, rendons-nous du côté de la France pour admirer quelques joyaux patrimoniaux situés hors des sentiers battus. Ah! douce France, merveilleux pays aux mille visages... Les paysages pittoresques des villages de France présentés dans la nouvelle publication de Solar, *A la découverte des villages de France*, sauront à la fois vous enchanter et vous faire soupçonner d'envie de vous y retrouver.

Mérite soit donné aux auteurs d'avoir choisi des villages qui ne sont pas des plus connus (mais non moins des plus beaux). De la Bretagne à la Corse en passant par le Languedoc et la Vallée du Rhône, les auteurs ont pris le parti de diviser le territoire à couvrir en dix-neuf régions. D'entrée de jeu, le lecteur est appelé à comprendre ce découpage non pas pour des raisons administratives (qui ne nous diraient strictement rien) mais plutôt en fonction de la variété des paysages français et du choix incommensurable de villages à visiter. Sans renier l'incroyable intérêt de Paris, qui demeure sans contredit une ville patrimoniale extraordinaire, on a l'impression, à parcourir ces petits villages, de connaître davantage le pays.

Entièrement et abondamment illustré de photos couleur, le regard se laisse charmer par les paysages de pierres datant du Moyen Âge avec ses petites rues étroites bordées d'habitations anciennes et ses places publiques où trône l'église du village. On y sent partout le passage du temps et on ne peut que s'émouvoir d'être témoins de ces trésors aujourd'hui.

Plus qu'un bel album d'images, le livre propose aussi des circuits pédestres ponctués de commentaires portant sur divers points d'intérêt d'un village. Quoiqu'un peu succincts (au point de nous laisser sur notre appétit), il faut néanmoins apprécier la variété des sujets traités dans ces quelques lignes. On y parle d'histoire, d'art, de gastronomie et, bien sûr, d'architecture, le tout appréhendé selon les particularités de la région. Si vous êtes de ceux pour qui Noël laisse un vide dans le budget, voici un moyen économique de partir en voyage. On peut toujours rêver...

Anne MICHAELS
La Mémoire en fuiteTRADUCTION
DE ROBERT LALONDE

368 PAGES • 27,95 \$

Vivre, c'est chercher puis trouver ce passage de l'ombre à la lumière.

«Le texte de Anne Michaels est superbe et la traduction de Robert Lalonde est une merveille. C'est fluide, c'est beau.»

Laurent Laplante
Indicatif présent, SRCBoréal
Qui m'aime me lise.

Champigny

Pour un Noël magique



ENEZ RENCONTRER
Serge Chapleau,
samedi le 19 décembre 1998
de 14h00 à 15h30
au 4380 rue ST-Denis

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE
100 BEST-SELLERS À PRIX REDUITS
(514)-844-2587 OU LA LIGNE SANS FRAIS : 1-800-817-2587



IL ÉTAIT UN PIANO NOIR...
Barbara
Les mémoires interrompues de cette incomparable artiste.
Fayard 24,95\$



LE MUSÉE DE L'ART
Un guide qui répertorie 500 peintres et sculpteurs du Moyen-âge à aujourd'hui
Livre de poche 19,95\$



CHARLOTTE ET L'ÎLE
DU DESTIN
Le voyage en vaut la peine!
400 coups 12,95\$



LES RECETTES DES CHAMPIONS
Des champions olympiques nous livrent leur meilleures recettes qui feront de vous un médaillé des fourneaux
XYZ 16,95\$



LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ
L'édition de 1999 vous aide à voyager dans l'univers des mots et de la connaissance
Larousse 54,95\$



LES ESCALIERS DE MONTRÉAL
Une particularité unique au monde
HMH 39,95\$



FORMULE 1 PASSION 98-99
Rétrospective complète de la saison 98 de Formule 1
HMH 49,95\$



LE DERNIER COMTE
DE CANTABIA
Gilberto Flores Patiño
Un conte pour le comte de Cantabia qui nous transporte dans son univers merveilleux
Fides 17,95\$



SEIGNEURS DES DEUX TERRES
Pauline Gedge
Un quatrième succès qui raconte la réunification triomphale de l'Égypte
Stock 29,95\$



STAR WARS LA PLANÈTE
DU CRÉPUSCULE
Onzième volet d'une série dont le succès ne se dément pas.
Pr. de la Cité 24,95\$



ENEZ RENCONTRER
Ghislain Tachereau,
samedi le 19 décembre 1998
de 15h30 à 17h00
au 4380 rue ST-Denis



spécial 16,95\$

4380 St-Denis, Montréal,
téléphone : 514- 844-2587
STATIONNEMENT ET ENTRÉE
À L'ARRIÈRE, RUE DROLET

OUVERT JUSQU'À MINUIT

Champigny

champign@mlink.net

CARREFOUR ANGRIGNON :
téléphone : 514- 365-2587
CENTRE LAVAL :
téléphone : 450- 682-2587

LIVRES

ARTS VISUELS

Tableaux d'exposition

Pour comprendre des œuvres vues et revues

BERNARD LAMARCHE

Nous revoilà, avec un nouvel arrive-ge de beaux livres d'art. De quoi ébaudir l'œil de l'être aimé, de la personne dont vous avez pigé le nom ou, plus égoïstement, de vous-même. Fait appréciable, remarquez qu'il y a de beaux livres et « beaux livres ». En ce domaine de l'édition de luxe, si la qualité des reproductions fait rarement défaut (même si cela arrive, pour choquer votre œil de connaisseur!), parfois le texte ne rend pas justice aux œuvres qu'il est censé nourrir. Tout un ou tout l'autre: un texte capable de nous donner le grand frisson par sa rigueur d'expression sera pauvrement illustré. Inversement, le lustre des images reproduites éclipsa un texte pâle. L'équilibre est rarement atteint. Heureusement, il y a des exceptions.

KEITH HARING

Elizabeth Sussman et al.
Traduction de Philippe Safavi
Benedikt Taschen, coll. «Evergreen»,
Cologne, 1998, 296 pages



JEAN MCEWEN

Poèmes barbares

Constance Naubert-Riser
Les 400 coups, Montréal
1998, 151 pages

Reconstruisons le *modus operandi* de la semaine dernière et restons dans l'actualité montréalaise. D'un format qui lui permettrait presque de se camoufler parmi votre vieille collection de disques 33 tours (un choix pas innocent du tout), le catalogue de la rétrospective Keith Haring, organisée par le Whitney Museum de New York et au Musée des beaux-arts de Montréal jusqu'au 10 janvier, a été traduit de l'américain au français et édité par Taschen. L'ouvrage, abondamment illustré, s'ouvre sur un article d'Elizabeth Sussman, conservatrice du Whitney et responsable de la rétrospective, qui reprend intelligemment les jalons de la carrière et de la biographie de l'artiste reconnu pour son style graphique et sa vie mouvementée.

Les autres contributions à l'ouvrage reprennent certains des principaux enjeux au centre de la production de Haring, la « beauté » de la culture populaire américaine dans laquelle a évolué Haring, l'art dans la rue et les graffitis, la danse, incluant des conversations avec des artistes qui ont connu Haring — Fred Brathwaite, Fred Schneider (du groupe rock alternatif B-52s), Jellybean Benitez (producteur de musique) et Junior Vasquez (DJ à la *Sound Factory*), sans oublier la *Pop Shop*, pour laquelle Haring s'employait à fabriquer des produits de consommation courante. Il faut lire le dernier article de l'album, de Robert Pincus-Witten, qui fait un retour sur un article qu'il avait écrit sur lequel Haring s'était prononcé sévèrement, malgré son ton rempli de regrets.

Le livre est construit de belle façon, avec des articles inédits, d'autres repris à des publications précédentes. Le contenu iconographique est exhaustif, on a même repris, dans le bas d'une série de pages, un petit *flip-book* à la Haring. Un *must* pour quiconque s'intéresse à Haring et à la culture new-yorkaise des boîtes de nuit.

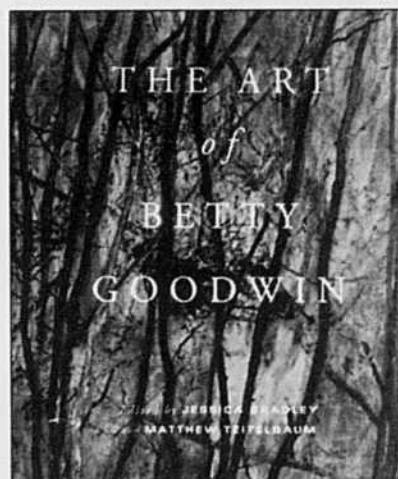
On a beaucoup parlé de Jean McEwen récemment, et pour cause étant donné son exposition et son prix Paul-Émile Borduas. Mais on ne s'est pas arrêté au dernier catalogue de ses œuvres, publié aux éditions Les 400 coups. Or, le livre est digne de mention. Ces éditions des 400 coups sont en train de se forger une place enviable dans le paysage de l'édition d'art au Québec. Sa série sur les photographes est somme toute respectable. Si quelques titres de la collection vouée aux arts visuels laissent froids quant à l'intérêt des textes publiés, la qualité générale des livres est respectable, sauf exception — on se souvient du récent *Paul-Émile Borduas*, en collaboration avec le Musée d'art contemporain, au texte défendable et à la maquette moins soignée (on se demande d'ailleurs d'où émergent ces choix).

En ce qui concerne le catalogue McEwen, l'équilibre dont on parlait plus haut semble atteint. La qualité des reproductions est indéniable: des œuvres récentes et quelques jalons soigneusement sélectionnés dans les séries précédentes, depuis 1988, date de la rétrospective du Musée des beaux-arts de Montréal. L'ouvrage contient également des poèmes de la main de McEwen, dont on connaît peu cet amour du verbe.

Côté texte, par contre, difficile de faire mieux que ce que l'auteur, spécialiste de la production de McEwen, avait fait pour le catalogue de la rétrospective de 1988. Naubert-Riser s'était alors livrée vigoureusement à une analyse de la peinture de l'artiste, la situant dans le contexte élargi de la mo-

derité américaine. Cette mise en contexte cruciale avait été rédigée avec un sens remarquablement aigu des singularités de la peinture de McEwen, sans tenter d'en magnifier indûment les mérites. Pour l'actuelle publication, l'auteur a choisi un mode passablement plus libre d'écriture, puisant, avec une belle érudition, dans les grands épisodes de la modernité picturale branchée davantage sur l'Europe pour faire « parler » la récente production du peintre. Ces jeux de renvoi dans l'histoire et les analyses isolées des tableaux passent souvent du côté d'une transcription, disons, plus lyrique des effets picturaux des toiles.

En plus d'une chronologie étoffée, le livre reprend un passage important du catalogue de 1988, qui tranche par sa rigueur avec le discours de la première section, qui ne fait pas l'économie d'une apologie appuyée. Cela dit, l'ouvrage, d'une très belle facture, fait bonne figure si on le compare avec ce qui se fait ailleurs dans le domaine de l'édition d'art. Malgré son prix un peu repoussant — que voulez-vous, il faut une solide dose de courage de la part d'un éditeur pour se lancer dans un ouvrage d'aussi bonne qualité à un tirage



qui risque de plafonner rapidement —, cette publication risque de faire les beaux jours de plus d'un.

THE ART OF BETTY GOODWIN

Jessica Bradley et al.
Douglas & McIntyre/Art Gallery of Ontario, Vancouver-Toronto, 1998, 180 pages

Quelques autres titres devraient attirer votre attention en ces jours frénétiques d'achats de livres d'art. Parmi eux ce livre superbe, *The Art of Betty Goodwin*, qui accompagne la rétrospective des œuvres de l'artiste montréalaise Betty Goodwin à la Art Gallery of Ontario (jusqu'au 7 mars 1999). Distribuée par malheur uniquement en version anglaise, la publication offre le catalogue raisonné des œuvres de l'artiste. L'ouvrage inclut une série d'articles sur lesquels on aura l'occasion de revenir plus longuement: une introduction de l'écrivain Ann Michels, un essai de Matthew Teitelbaum, qui s'attarde aux premiers élan de l'artiste, un entretien de l'artiste avec Jessica Bradley, conservatrice de l'art contemporain à l'AGO et un texte de 1988 écrit par l'artiste Rober Racine. Il comporte aussi une chronologie commentée et exhaustive des expositions auxquelles a participé l'artiste, ainsi que la bibliographie raisonnée, toutes deux compilées par Anne-Marie Ninacs. L'ouvrage propose une somme critique, un outil de recherche incontournable et constitue une œuvre remarquable d'édition. La qualité des reproductions est tout simplement époustouflante.

LA PEINTURE MODERNE DES IMPRESSIONNISTES AUX AVANT-GARDES

Collectif

Traduction de l'italien par Silvia Bonucci et Claude Sophie Mazéas
Gallimard, Paris, 1998, 399 pages

Si on est moins entiché par ce titre, c'est qu'il reconduit tous les défauts qu'on peut reprocher aux «>surveys<» en histoire de l'art. Mené à la manière d'un dictionnaire des grands peintres de l'histoire (un choix en soi discutable), l'ouvrage dilate les marges de certains courants au point d'en perdre la définition des contours. Si un soin jaloux a été mis quant à la précision des reproductions, certaines fiches techniques pèchent par leur manque de rigueur. Ainsi, le Grand Verre de Marcel Duchamp, qui utilise une foule de techniques, devient une «huile sur verre», ce qui va à l'encontre même de l'esprit de sa production.

On s'explique mal que certaines œuvres souffrent d'un recadrage étonnant, de même qu'on pourrait discuter longuement du nombre de pages, variable, accordé à chacun des artistes selon son importance dans le déroulement de l'histoire. Des descriptions peuvent aussi étonner. Déjà que grince la seconde partie du titre «des impressionnistes aux avant-gardes», comme si les impressionnistes n'étaient pas déjà une des premières avant-gardes picturales. Va pour les images. Pour le texte, il y a mieux comme survol. Quelques raretés, surtout du côté du postimpressionnisme italien (l'ouvrage a été préparé à Milan), rachètent à peine l'ouvrage.

BEAUX LIVRES

Aventures nordiques en terre inuit

Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est la pierre

ISABELLE PARÉ
LE DEVOIR

Soleil de minuit, glaces battues par le vent, horizons infinis où pointent de rares *inuksuk*: dans les pays du Grand Nord qui encerclent le globe, la mémoire des hommes est inscrite dans la pierre et la sculpture fait office de porte-voix pour ces cultures orales millénaires.

C'est à une incursion dans ces terres de glace que nous convie cette saison plusieurs nouveaux ouvrages sur l'art inuit et les peuples du Nord qui, du Canada à la Sibérie, perpétuent une culture de la survivance dans des toundras désertées.

INUIT ART

Ingo Hessel
Douglas & McIntyre, Vancouver
1998, 198 pages

SPIRIT OF SIBERIA

Jill Oakes et Rick Riewe
Douglas & McIntyre Vancouver,
1998, 215 pages

Publiés par la maison vancouveroise Douglas & McIntyre, les livres *Inuit Art* et *Spirit of Siberia: Traditional native Life, Clothing and Footwear*, émergent du lot tant par la très grande qualité de leur édition que par la rigueur scientifique de leur contenu. Véritable plongeon historique et culturel au sein du peuple du Grand Nord canadien, le premier bouquin retrace le fil historique de l'art inuit, depuis ces tout premiers balbutiements préhistoriques jusqu'à ces formes les plus contemporaines.

Emigrés d'Asie par le détroit de Bering il y a 5000 ans, les premiers peuples nomades du Nord, bien avant d'attaquer la pierre, ont d'abord créé des petits objets de cultes, des amulettes faites d'os et d'ivoire. Mais après la rencontre des Inuits et des premiers explorateurs, la sculpture, désormais destinée au seul troc, se met à puiser dans l'imagerie catholique et donnera naissance à des objets usuels ciselés dans un ivoire recherché par l'Europe tout entière. Il faudra attendre le début de ce siècle avant que l'art inuit ne retourne à ses origines. C'est à cet art «contemporain», né il y a 50 ans, que rendent hommages les magnifiques photographies de Dieter Hessel, qui croquent des œuvres issues des 50 petites communautés inuits dispersées des Territoires du Nord-Ouest au Labrador, en passant par le Nunavut et le Nunavik, sur une distance de 3000 kilomètres, équivalente à celle qui sépare Londres du Caire.

Habitée par les thèmes chamaniques, la pierre taillée par la main inuit prend tantôt la forme des esprits errant sur la banquise, tantôt celles des légendes qui fourmillent dans l'imaginaire des hommes du froid. Ciselées dans la sombre stéatite du nord du Québec ou la verte serpentine, les légendes ancestrales de Taleelayu, déesse de la mer, de Lumak, l'enfant aveugle sauvé des eaux par le huard, ou de Kiviuk, le héros immortel, deviennent ainsi le seul mode de

transmission palpable de cette culture orale issue d'un autre âge.

Plus ethnologique, le second voyage proposé par Douglas & McIntyre s'aventure quant à lui du côté des peuples inuits de Sibérie. En fait, le livre rend compte des artefacts exposés à l'occasion d'une ambitieuse exposition, réalisée à Toronto l'an dernier grâce à la fondation du Musée de la chaussure Bata. À la suite de recherches fouillées menées dans ces contrées boréales, le périple nous transporte cette fois de l'extrême nord de la Russie au détroit de Bering, poussant même jusqu'aux îles russo-japonaises de Sakhalin. Ponctué de splendides photos des steppes sibériennes et d'habitants dont la culture emprunte autant aux Inuits qu'aux grands éleveurs de rennes lapons, l'ouvrage, d'une extrême rigueur scientifique, a pour seul défaut d'être entièrement teinté par l'objectif visé par son commanditaire, le Musée Bata. Il concentre en effet presque tout son intérêt sur l'art de la confection des bottes de peaux traditionnelles revêtues par toutes ces populations du grand nord. Mais la beauté des photographies suffit à soutenir l'intérêt.

HISTOIRE DE L'ART DES INUITS DU QUÉBEC

Michel Noël et Jean Chaumely
Éditions Hurtubise HMH
1998, 114 pages

Présentée sous la forme d'un journal de voyage, *L'Histoire des Inuits du Québec*, signée par Michel Noël et Jean Chaumely, se veut

quant à elle plus impressionniste. Par le truchement d'une fine description des saisons, des légendes et de l'âme du peuple inuit, ce livre tient plus de l'itinéraire en terre nordique que de l'ouvrage scientifique. Sur le ton du récit, les auteurs, qui s'adressent davantage aux néophytes qu'aux spécialistes aguerris, rendent toutefois l'excursion sympathique et agréable.

L'ART DES INDIENS D'AMÉRIQUE

Nigel Cawthorne
Traduction de l'anglais
par Philippe Sabathé
Éditions Solar, Paris, 1998, 96 pages

Quant à *L'Art des Indiens d'Amérique*, une traduction publiée chez Solar, elle n'a des trois livres précédents ni l'attrait scientifique des premiers ni la fraîcheur et la sincérité du dernier. Sorte de condensé de l'art amérindien, le livre, aussi avare d'informations que de détails, tente un survol de la culture amérindienne en 95 pages (!), ramassant en quelques clichés des cultures aussi diverses que celles des Navajos, des Sioux, des Hopis ou des Inuits. Fort incomplet, l'ouvrage commet même des bourdes dignes d'une autre âge, comme d'affubler du nom d'Eskimo les Amérindiens du Grand Nord. Désolant.

PRIX GONCOURT

Paule Constant

« Une comédie implacable, un divertissement impitoyable. Un roman éblouissant de liberté »

Jean-Noël Pancrazi, *Le Monde*

« On a dit que, écrit par un homme, ce roman aurait valu la lapidation à son auteur. C'est probablement exact... »

Mario Roy, *La Presse*

« Un huis clos d'une complète cruauté. Les hommes qui lisent le roman sont ravis. Ils assouvissent enfin un de leurs rêves secrets : ils écoutent aux portes. »

Odile Le Bihan, *Le Républicain Lorrain*

« Une grande sensibilité côtoie la jubilation et la férocité. »

Lise Lachance, *Le Soleil*

Confidence pour confidence
234 pages
27,95\$



« Académique, bêtement consensuel, ramassis de tous les thèmes du jour en salade de saison avec crise de foie en vue. »

Odile Tremblay, *Le Devoir*

« Une romancière tonitruante, poivrée, novatrice, en un mot excellente. Paule Constant décolle tout, arrache tout, jette le paquet avec rage, et nous livre de formidables pages. »

Jacques-Pierre Amette, *Le Point*

« Féroce satire du féminisme et des intellectuelles. Ça suinte, ça suppure, ça éclate par escarmouches subites. On s'adore, on s'abomine. C'est la vie. Il faut saluer cette romancière de rire et de ravage. Si réjouissante et rare ! »

Patrick Grainville, *Le Figaro*

GALLIMARD

LIVRES D'OCCASION

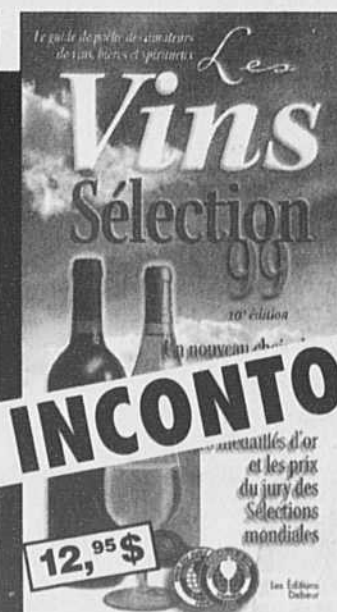
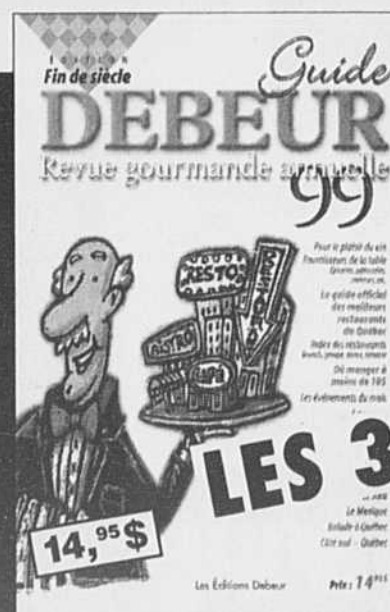
Achat • Vente
7 jours • 7 soirs

La BOUQUINERIE du plateau

799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567



RESTAURANTS - VINS - GASTRONOMIE - ETC. En librairie ou chez l'éditeur 450-465-1700

LIVRES

LÉTTRES QUÉBÉCOISES

La mémoire amoureuse

CIAO LES VIOLONS
Annie Molin Vasseur
L'Hexagone
Montréal, 1998, 214 pages

On ne saurait s'étonner que le roman écrit par une femme-orchestre ait à la fois des accents d'autobiographie, de journal intime et de réflexion douce-amère sur l'amour. *Ciao les violons* est un peu tout cela, et c'est aussi un roman, bouillonné à la mer adressée, comme il se doit de nos jours, par courrier électronique à un lecteur qui pourrait bien être n'importe lequel d'entre nous.

Celle qui écrit ainsi à la cantonade est double, dans ses aspirations comme dans sa vie. Elle l'était au départ, par ses noms et prénoms, puisqu'elle s'appelle Marie-Agnès Bourdon-Duval. Pour s'y retrouver peut-être, elle va les scinder: elle sera Marie Bourdon la romancière et Agnès Duval la designer de mode, menant concurremment ses deux carrières sans négliger de vivre sa vie de femme, fort tumultueuse par moments.

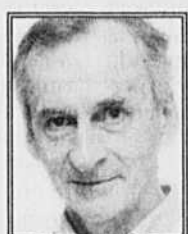
Marie-Agnès consigne dans des cahiers noirs ce qui lui arrive, ce dont elle se souvient, ce qu'elle pense et imagine. Celui que nous lisons serait le sixième, écrit alors qu'elle a cinquante ans et qu'une nouvelle passion amoureuse vient tout juste de l'enflammer. L'homme, qui s'appelle Moody, n'a rien d'un séducteur, il ne devrait être qu'un créancier, mais les fantasmes amoureux ont cette faculté de s'immiscer partout, y compris dans les relations d'affaires...

Mais elle a aussi une mémoire qui ratisse large dans son propre passé, et même dans celui de toute l'humanité. Son autobiographie est à la fois personnelle et générique; femme unique et, à certains égards, exemplaire de la femme moderne, elle retrace sa vie avec la complicité de figures familières, vieux compagnons qu'elle a inventés autrefois et qui ne l'ont jamais quittée: Pierrot, un jouet de celluloid qui est son meilleur confident; la grande Duchesse, en qui elle voit son «trop-plein

de mémoire, le trait d'union entre Marie et Agnès», sorte de mémoire archaïque qui lui permet de réconcilier les deux versants de sa vie; et Extra Sup, qui est la voix de sa lucidité et de sa conscience, bonne ou mauvaise. Ces personnages imaginaires sont ses interlocuteurs les plus sûrs, à qui elle revient lorsqu'il lui arrive de s'égarer ou d'avoir trop mal.

Les garçons

Elle n'est pas essouffée pour autant, cette femme, ni portée à se replier sur elle-même. Elle a eu une enfance à peu près heureuse auprès d'une mère difficile à rejoindre et d'une sœur plus jeune qui n'a pas tardé à devenir plus sage qu'elle. Mais il y eut surtout, très tôt, les garçons.



Robert Chartrand

Un adieu familier au vieux sentimentalisme

Hugo, un «un autre homme cassé, brisé», «un père à réparer» comme elle en recherchait inconsciemment un à une certaine époque de sa vie: le mufler flirte avec la sœur de Marie-Agnès et avec sa meilleure amie. D'autres hommes ont compté davantage pour elle: Roberto, le peintre, et Gérard, sa première grande passion, vécue dans l'effervescence des années 70 à Paris.

Lorsque la narratrice s'attarde à sa liaison avec ses deux hommes, son écriture change brusquement. La fantaisie du début du roman, les envolées de l'imagination sont disparues. Voici soudain la tyrannie du quotidien, le compte rendu parfois daté très précisément des rendez-vous, des horaires chargés. On se voit à la sauvette, et puis, c'est forcé, moins souvent. Gérard, aussi occupé que Marie-Agnès,

devient distant; elle, parmi ses occupations, s'essaie brièvement à vivre une commune comme c'était la mode à l'époque, une amie l'inquiète qui lui fait un chantage au suicide... Et dans le tourbillon de cette existence agitée, les personnages essaient de «communiquer», d'éclaircir les malentendus: *Ciao les violons*, à mi-parcours, devient un roman résolument réaliste dont les protagonistes ressemblent à ceux de bien des téléromans. Marie-Agnès se demande si elle doit ou non emménager avec Roberto et, dans son désarroi, elle en vient à laisser échapper cette phrase éculée: «Je dois d'abord penser à moi!»

Heureusement, le roman d'Annie Molin Vasseur ne s'enlise pas dans la tranche de vie. On y retrouve, dans le dernier tiers, l'écriture et le propos du début: la narratrice nous emporte de nouveau dans le grand brassage de sa mémoire, de ses désirs et de son imagination: *Ciao les violons* renoue avec son envergure initiale.

Les femmes

Ce roman est donc, en surface, le récit de la vie trépidante d'une femme d'aujourd'hui qui tente de concilier carrière et amours. Elle réussira celle-ci, comme romancière et comme designer, sans difficultés apparentes; quant à l'amoureuse, dont le mariage est un désastre, elle trouvera chez l'un ou l'autre des nombreux hommes qui défilent dans sa vie de quoi alimenter sa passion pour la vie. Mais si le personnage d'Annie Molin Vasseur est une femme précise, avec ses coordonnées et sa vie propre, c'est aussi, à certains égards, une femme plus générique qui s'interroge sur la condition des femmes et sur les rapports de couple. Elle porte en elle les figures d'Eve et de Lilith; elle peut se sentir comme la Dame aux camélias ou comme une sorcière. Sans être toutes les femmes, elle s'estime reliée à la longue lignée des divers archétypes féminins; les hommes qu'elle rencontre l'y aident d'ailleurs sans le savoir. Eux-mêmes, parfois, ne redeviennent-ils pas à l'occasion d'antiques guerriers ou des prédateurs primitifs? Notre époque ne s'est pas encore débarrassée de cette vieille mentalité qui «voulait que sans son harem, femme reconnue et maîtresse dissimulée, un homme ne puisse être un fils-mari parfait en quête d'un homme heureux».

Ciao les violons est ainsi parsemé de réflexions de tous ordres sur les hommes et les femmes. À propos de celles-ci, certaines redissent simplement la pérennité des stéréotypes: «Les petites filles veulent toutes être des dames qui vont mourir d'amour»; d'autres sont plus cyniques; bien des femmes, écrit la narratrice, «épousent un mensonge et lui font une descendance». On pourra voir là un point de vue féministe, dont Annie Molin Vasseur ne se défendrait sûrement pas. Il s'agit en tout cas d'une écriture au féminin qu'assume tout à fait la narratrice, selon qui «aucune femme ne peut se lever sans détruire l'histoire». Sa mémoire est donc à la fois intime et universelle, «subpersonnelle», peut-être, selon sa propre expression, comme si, parlant d'elle-même, elle ne pouvait convoquer également l'inconscient millénaire de toutes les femmes.

Les couples

La narratrice de *Ciao les violons* est une femme parmi tant d'autres. Elle est également sœur et fille des autres femmes: «Je fais partie de tout. J'ai donc l'intention d'écrire sur ce tout. Le un m'ennuie comme le vide, le tout m'attire. M'attirent le plein, les hommes et l'amour». La mémoire de ce personnage de femme rejoint ainsi celle de l'humanité, comme sa vie amoureuse. Chaque lecteur, d'ailleurs, pourra sans peine se reconnaître chez l'un ou l'autre des couples qu'elle décrit.

Le titre même du roman de Molin Vasseur en annonce bien le ton. C'est un adieu familial au vieux sentimentalisme, aux histoires d'amour larmoyantes. L'écriture, parsemée de refrains de comptines et de chansons connues — de Léo Ferré, de Georges Brassens... —, est vive, heurtée, souvent constituée de phrases nominales. La narratrice souvent s'exclame ou lance des questions à la cantonade. Elle avance dans le récit de sa vie comme dans une marche allègre. Tout au contraire de la femme de Loth, elle regarde derrière elle pour avancer vers, qui sait?, d'autres amours. Là-dessus, elle est bien la sœur de cette femme âgée, personnage principal du premier roman d'Annie Molin Vasseur, *Zéro un*, qui tentait de se réapproprier les mots de son passé pour mieux repartir à neuf.

POÉSIE

Les révoltes du cœur

DAVID CANTIN

Que reste-t-il quand la passion amoureuse s'achève de manière brusque et inattendue? Pour certains, l'accablement spleenétique mène au désordre de la révolte la plus solitaire. Un désir profond comme un ultime signe de détresse que la parole cherche à illuminer. C'est peut-être même dans ces trajets du cœur que se rencontrent les premiers recueils de Denis Payette et Denise Joyal. Deux regards pourtant opposés se trouvent, dans la peur de dire ce qui se cache vers ces «chemins sans détours».

SINON POUR FORÊT LE SILENCE

Denis Payette
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 1998, 59 pages

Une étrange folie anime l'imaginaire poétique de Denis Payette. Face aux tremblements du monde amoureux, une voix fantaisiste s'oppose au drame intime à travers une dérision des plus loufoques. Des les premières pages, la conscience bascule sans cesse entre le rêve et la réalité de celui qui apprivoise sa solitude intérieure. On entend comme une forme de tristesse ironique dans cette plainte carnavalesque des plus curieuses. Dans ce recueil intitulé *Sinon pour forêt le silence*, tout l'art de Payette s'appuie sur le rôle déstabilisant de l'image surréaliste. Il y a là un désir de surprendre à chaque strophe afin de mieux confondre le lecteur dans cette mosaïque d'émotions: «Le cœur / comme un lieu captif / s'usant les flancs contre les barreaux de la mémoire / je dis / il faut des ailes de chaque côté du sexe / des panthères dans les hivers / des idées qui dérangent la rosée / des perles sur l'oreiller / des ventres roses et des melons / des nappes tachées et des fraises / et des enfants fous comme des loutres».

Ponctué par l'éveil quotidien, ce dilemme existentiel n'hésite pas à faire un clin d'œil aux grands noms de la poésie française: de Rutebeuf à Michaux, en passant par Rimbaud et Baudelaire. D'ailleurs, il est assez surprenant de constater que cette poésie de l'artifice se réfère à toute une tradition européenne, plutôt qu'à l'Amérique mythique (comme c'est le cas chez Jean-Paul Daoust). Désormais, il y a

dans cette approche des pistes intéressantes à suivre et à développer. Toutefois, on découvre certaines ficelles dans l'art de Payette. Malgré l'effet de surprise initial, plusieurs images demeurent aussi gratuites que primaires. On passe ainsi rapidement du meilleur au pire, au fil de ce premier recueil instable. Tout de même, la voix encore jeune de Denis Payette suscite déjà l'attention grâce à ses excès nécessaires.

LA RÉVOLTE COMME UN PARFUM

Denise Joyal
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 1998, 64 pages

Empruntant une langue et une forme beaucoup plus sobre, la poésie de Denise Joyal se rapproche plutôt des œuvres de Louise Dupré ou encore de Christiane Frenette. Il existe bien des affinités entre ces histoires de passions déçues qui tentent de redéfinir le quotidien amoureux.

Cependant, on perçoit encore une certaine hésitation dans *La Révolte comme un parfum*. Au lieu de surprendre, l'écriture elliptique de Joyal demeure assez prudente. Pour éviter ce «piège tout contre la racine du désir», cinq courtes suites cherchent à protester contre cette douleur face à l'absence de l'autre. Tout est dit en demi-teintes, à l'image de ces failles qui subsistent profondément en soi: «Allongé / sur le sentier fertile / de mes cuisses aériennes / encore des volontés / à la mesure d'un beau ciel bleu. / Un filet de terre noire / sur tes épaules / et un chagrin / tracé sur ma joue. / Tu replies ta tête / dans la mienne / ton souffle dans mon ventre. / L'angoisse de mourir / encore une fois / pour traverser jusqu'au creux / de l'oubli / mon regard qui s'éteint. / Pendant que le cœur s'écroule / une fille ronde roule dans le sable / des souhaits sortis du placard».

Parfois trop discrète, la plainte de Joyal manque résolument de profondeur. Déjà, le titre laissait entendre une amertume singulière. D'ailleurs, certaines pages nous font sentir la présence d'une voix occasionnelle. Pourtant, cette tension inattendue se perd, un peu trop narcissique. Avec ce premier recueil embryonnaire, la révolte de Denise Joyal ne gagne pas à être aussi inoffensive.

Offrez-les à Noël et empruntez-les au jour de l'An...



Paul-Marie Lapointe
Le Sacre et Le Vierge incendié
Prix Léopold-Senghor 1998
pour l'ensemble de son œuvre
322 pages, 24,95 \$
232 pages, 10,95 \$

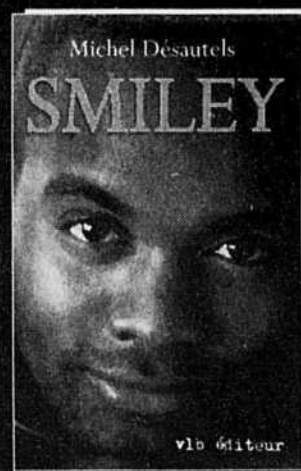


Michel Desautels
Smiley

Prix Robert-Cliche 1998

Un style élégant, très personnel [...]. Un bonheur d'écriture qui devient pour nous, jusqu'à la fin dramatique et inattendue, bonheur de lecture.

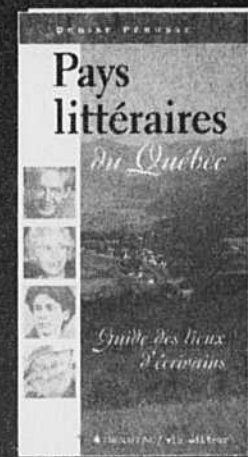
LISE LACHANCE, *Le Soleil*
240 pages, 19,95 \$



Denise Pélusse
Pays littéraires du Québec

Une façon unique de découvrir la littérature québécoise et les lieux habités par les écrivains. Nombreuses cartes et photographies en couleurs.

384 pages, 32,95 \$



Denise Desautels
Ce fauve, le Bonheur

«La narration, très dépouillée, est traversée d'images séduisantes, où on retrouve l'écriture à la fois maîtrisée et sensuelle caractéristique de toute l'œuvre de Denise Desautels.»

ROBERT CHARTRAND, *Le Devoir*
240 pages, 21,95 \$



Pauline Gill
La Cordonnière

Une captivante fresque historique et familiale basée sur la vie tumultueuse de Victoire Du Saul. 616 pages, 29,95 \$



La passion de la littérature

l'HEXAGONE

vib éditeur

TYPO

LIVRES

ARTS VISUELS

Le premier peintre

Cimabue annonce
la Renaissance italienne

CIMABUE

Luciano Bellosi

Traduction de l'italien par Anne
et Michel Bresson-Lucas
Actes Sud / Motta, Arles
1998, 304 pagesNORMAND THÉRIAULT
LE DEVOIR

Il a été dit de Cimabue qu'il fut le premier peintre italien: Dante, le grand poète, en fit l'éloge. Il fut aussi dit que jamais n'exista de peintre dont le nom fut Cimabue: son existence ne serait que le résultat de légendes et d'histoires propagées par des Florentins partisans.

Dans le débat entre les villes de Sienne et de Florence, qui, de Duccio ou de Cimabue, peut revendiquer l'honneur d'une invention majeure qui va révolutionner tout l'art occidental: l'introduction du portrait, de la figure et, surtout, de la perspective dans le tableau ou la fresque à une époque où les sujets sont nécessairement religieux? Rappelons l'époque. Durant les années 1200, le Duecento italien, l'art va abandonner les modes de représentation hérités du Moyen Âge pour renouer avec la tradition classique, la manière grecque.

Un artiste, dont on admet maintenant, sans aucun doute, l'existence, opère à lui seul un travail majeur: ses personnages ne sont plus schématisés et, que ce soit dans ses mosaïques, ses fresques ou ses tableaux, les corps et autres volumes sont situés dans un espace réel. Cimabue sort de l'anonymat et acquiert la célébrité, plus encore que ces contemporains, qu'ils soient Giunta Pisano ou Jacopo Torriti. Il travaillera ainsi à Florence, à Rome et à Assise, devenue grâce à saint François le grand lieu de la chrétienté.

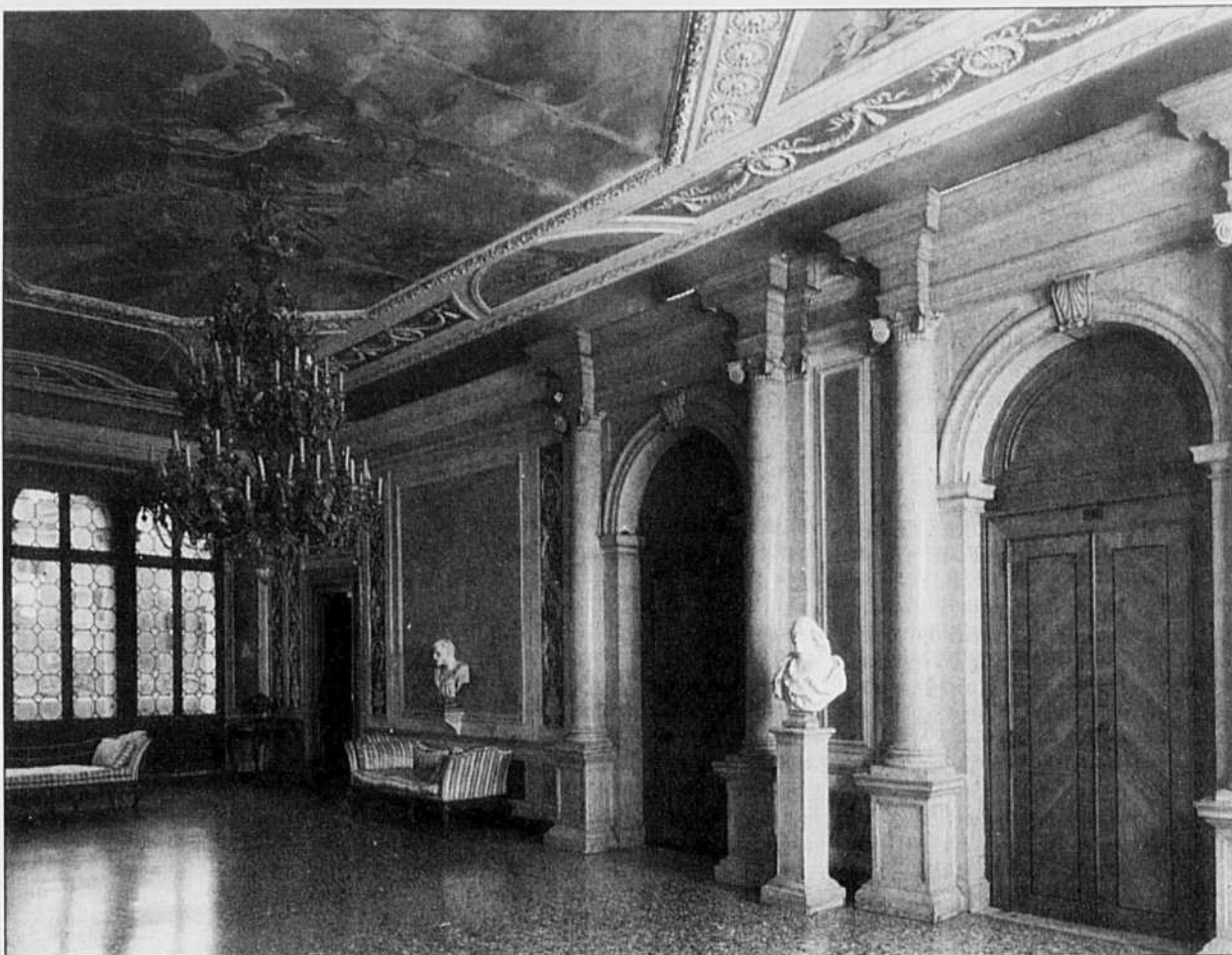
De son œuvre, peu a été conservé: 13 tableaux ou ensembles lui sont aujourd'hui attribués. De plus, la malchance poursuit l'artiste quand on sait que, si les tremblements de terre qui ont ébranlé Assi-

se en septembre 1997 ont été souvent fatals pour les fresques de Giotto, on dit moins qu'il en va de même pour les fresques de Cimabue dans la cathédrale: déjà fort abîmées par le temps, de grandes parties de leur surface se sont détachées des murs.

Premier livre majeur depuis 1963 à être consacré au peintre, le *Cimabue* de Bellosi décrit bien le travail et la fortune critique de cet œuvre. L'ouvrage est savant mais sait demeurer accessible. Il nous introduit fort bien à une œuvre et à une époque, permettant ainsi d'aborder et de comprendre les mouvements artistiques de ce siècle, par des références nombreuses aux productions contemporaines de l'auteur des mosaïques de la coupole du baptistère de Florence ou de la *Croix* de Santa Croce. Quant à l'illustration qui orne et documente cet ouvrage grand format, elle est irréprochable.



MUSÉE DU LOUVRE
Madone à l'enfant sur un trône
avec des anges (détail), de
Cimabue



Une pièce du Palazzo Querini Stampalia.

GIANLUIGI TRIVELLATO

Chambres avec vue

Au cœur des palais vénitiens

PALAIS VÉNITIENS

Guizeppe Mariot et Attilia Trivellato
Éditions Taschen,
collection «Evergreen»
Cologne, 1998, 258 pagesISABELLE PARÉ
LE DEVOIR

Il faut voir ce qui reste de la face cachée des célèbres palais vénitiens de la Renaissance italienne pour imaginer dans quel luxe et quelle opulence les ducs et sérénissimes princes de la cité de Neptune pouvaient égrener leur triste existence...

Et offertes dans la magnifique collection «Evergreen» de la maison Taschen, *Les Palais vénitiens* lèvent le voile sur ces *palazzi* désormais célèbres dont les pieds mouillent dans l'illustre Grand Canal de la cité lacustre, Palazzo Pisani, Palazzo Barbaro, Palazzo Albrizzi ou Rezzonico: autant de temples élevés à la gloire de ces familles rendues riches par les comptoirs marchands ouverts en Grèce et au Moyen-Orient, auxquels on accédait tant par gondole que par la terre ferme.

Grâce à ce livre, on peut ainsi pousser la porte de 19 palais tous plus somptueux les uns que les autres, traverser leurs cours intérieures, s'immerger dans leurs log-

gias et pénétrer ces grands salons remplis sur leurs trésors, issus d'un âge où l'influence et la richesse s'exprimaient par le Bel Art.

Peinture de lumière

Peintures du Tintoret, de Titien ou de Véronèse, les grands marchands confiaient la tâche d'égayer leurs vastes demeures aux peintres de la lumière que seuls d'immenses et aériens lustres en verre soufflé de Murano étaient dignes d'éclairer de leurs feux.

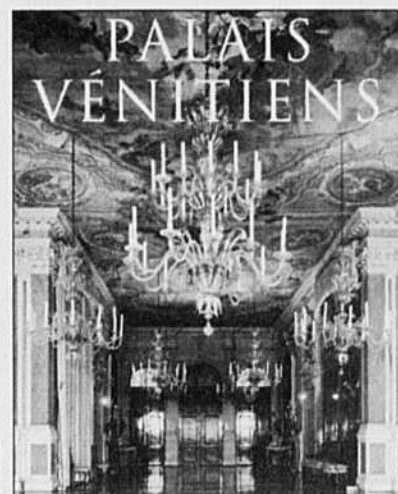
Sols de terrazzo, murs tabac en cuir repoussé, tapisseries vert abîmées, crépis d'ocre et murs patinés par le temps, les couleurs de ces intérieurs vénitiens se déclinent en autant de tons clairs-obscur et capiteux. On peut facilement s'imaginer le bruit des étoffes froissées qui résonnait entre ces vieux murs, le murmure sourd des conciliabules politiques, l'écho des orchestres de chambre et les soupirs complices témoignaient d'idylles sulfureuses. Soirée de démesure, danse des escarpins sur les sols astiqués à l'huile de lin, furent suivis de durs lendemains pour les princes déçus par des révolutions de palais.

Au fil des siècles, ces demeures de rêve nourrissent d'ailleurs l'imaginaire de plusieurs écrivains, monarques, mécènes et cinéastes. On y découvre l'intérieur du fameux Palazzo Barbaro qui inspira à l'auteur des *Ailes de la Colombe*, Henry James (1948-1916), ces passionnés trios amoureux, récemment adaptés au cinéma. «[...] si vous n'avez pas encore levé les yeux, depuis votre couche, à l'aube rosée ou pendant la sieste de l'après-midi (après le repas) pour admirer les médaillons et les arabesques

du plafond, permettez-moi de vous dire que vous ne connaissez pas le Palazzo Barbaro», écrit-il à son hôte, la richissime Isabelle Stewart Gardner, après que cette dernière l'eut fait dormir dans un somptueux lit à baldaquin installé dans la bibliothèque. Le peintre impressionniste Claude Monet y puisa aussi l'inspiration de ses évocations vénitiennes.

Mme Stewart Gardner fut à ce point séduite par les trésors de cette maison de la Sérénissime qu'elle en recopia des éléments dans sa luxueuse maison de Boston, qui abrite aujourd'hui le Fenway Court Museum.

Pour la plupart saccagés après la chute de la République de Venise en 1797, plusieurs de ces palais ont malgré tout conservé un faste indescriptible datant de la fin du XVII^e siècle. Dilapidés de leurs bronzes, marbres, porcelaines, cuivres, étains et trésors après le départ des maîtres de Venise, le luxe qui a survécu aux invasions des barbares et au passage du temps est toutefois si ostentatoire qu'il laisse peu de doute sur le train de vie qu'y ont grassement mené les nobles de cet âge d'or.



Une somme

L'automatisme
revêtu de 1941
à 1954CHRONIQUE DU
MOUVEMENT AUTOMATISTE
QUÉBÉCOIS

1941-1954

François-Marc Gagnon
Lancôt Éditeur, Montréal, 1998,
1023 pages

BERNARD LAMARCHE

Depuis le temps qu'on l'attendait, voilà qu'est arrivé sur les rayons de nos librairies le livre de l'historien de l'art François-Marc Gagnon, *Chronique du mouvement automatiste québécois: 1941-1954*. Somme colossale de renseignements sur le principal moteur de la modernité québécoise pour les arts plastiques, l'étude a été incubée pendant près de dix années de recherches soutenues sur les moindres ramifications du mouvement automatiste. Le livre organise un récit qui vise à «retracer année après année la vie du groupe automatiste», sans pour autant, peut-on lire dans l'avant-propos, nier le «caractère fabriqué de l'histoire [qui] vient surtout des liens que tisse l'historien entre les divers faits qu'il établit».

La première borne de l'entretemps couvert (1941-1954) correspond aux premiers soubresauts de l'agitation, qui allait mener au point révolutionnaire culminant de 1948. Le livre accorde, dans les premières années recensées, une importance inattendue à la fortune critique des Charles Daudelin, André Jamin et Gabriel Filion, «jamais considérés comme des automatistes», mais assez indépendants pour s'être livrés à des expériences picturales «originales». Un des intérêts du livre provient du fait que les exclusions du mouvement automatiste sont aussi celles autant que les figures officielles du mouvement. De cette façon, peut-on lire encore dans l'avant-propos, le mouvement automatiste est perçu moins comme une «école» que comme «processus».

Mais, contrairement à ce qu'on aurait pu attendre, le livre ne propose pas uniquement la transcription mise en pli de la plus petite parcelle d'anecdote entourant le groupe réfractaire au statu quo. En effet, à travers le rendu systématique de l'histoire, à laquelle Gagnon ne prétend pas donner une forme définitive, ce sont les dynamiques identitaires à l'œuvre que tente de préciser Gagnon.

On aura l'occasion d'y revenir sans doute, mais après les contributions majeures des Gilles Lapointe, André G. Bourassa et autres Ray Ellenwood, l'apport de l'ouvrage patient de Gagnon est considérable. L'approche systématique avec laquelle l'auteur aborde globalement l'automatisme, autrement que par une approche monographique, complète l'effort historique fourni par Ellenwood et son *Eglogue. A History of the Montreal Automatist Movement*, paru en 1992. De fait, c'est l'ouvrage à partir duquel les «chroniques» de Gagnon seront désormais évaluées.



Libre Expression

Pour Noël
offrez le plaisir de lire
LISE PAYETTE

Après avoir partagé ses souvenirs d'enfance et de jeune mariée
LISE PAYETTE poursuit son récit autobiographique en se remémorant les défis et les conquêtes qui ont jalonné l'essor de sa vie publique : les coulisses d'*Appelez-moi Lisé*, celles des fêtes nationales de 1975 sur le mont Royal, et celles de l'inspérée victoire de novembre 1976.

Des livres où l'on partage
une expérience de vie
riche et inspirante

Lise PAYETTE

DES FEMMES D'HONNEUR

Une vie publique 1968-1976

Une vie privée 1931-1968

Des femmes d'honneur
Une vie publique 1968-1976
275 pages 24,95 \$

Des femmes d'honneur
Une vie privée 1931-1968
278 pages 24,95 \$

EN VENTE PARTOUT

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

XYZ éditeur

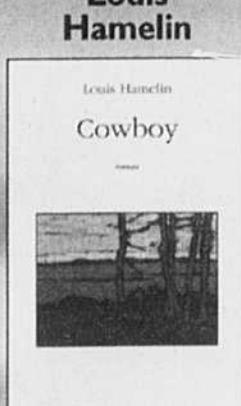
Collection Romanichels poche

Claire Dé



104p. 12,95 \$

Louis Hamelin



440 p. 16,95 \$

Adrien Thériot



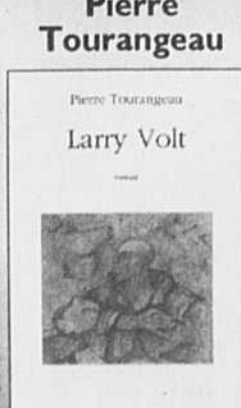
416 p. 16,95 \$

Louise Dupré



216 p. 14,95 \$

Pierre Tourangeau



288 p. 14,95 \$

Brigitte Caron



228 p. 14,95 \$

XYZ
éditeur1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.netPour Noël, la librairie
du bon conseil...

Librairie Gallimard: 3700 boul. St-Laurent, tél.: 499-2012

Triptyque

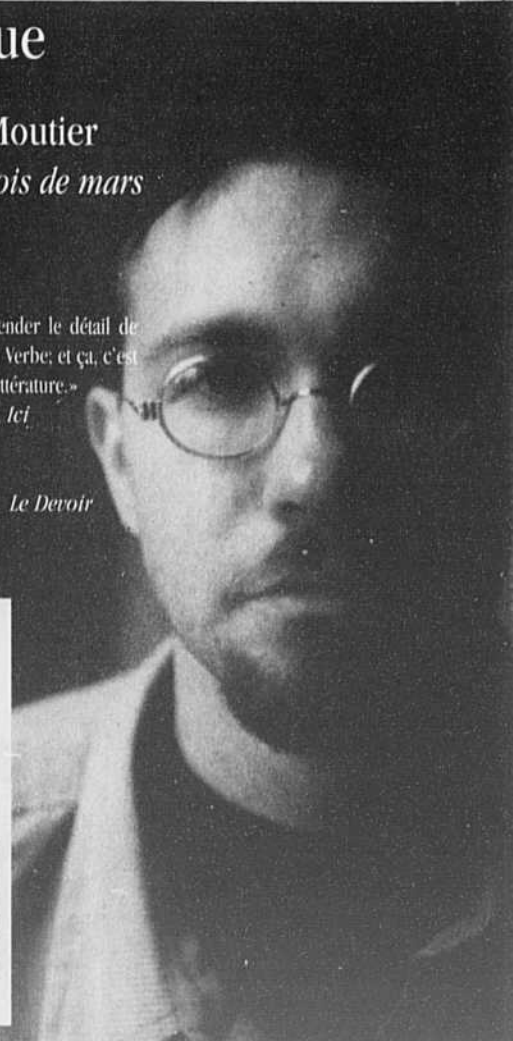
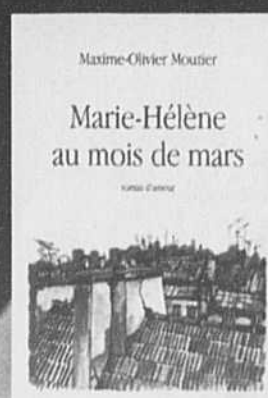
Maxime-Olivier Moutier

Marie-Hélène au mois de mars

roman d'amour
162 p., 17 \$

«Par bonheur, il a su transcender le détail de l'expérience grâce à l'alchimie du Verbe; et ça, c'est tant mieux pour nous et pour la littérature.»
Stanley Péan, *ici*

«... grandiose.»
Marie-Andrée Chouinard, *Le Devoir*



LIVRES

LE FEUILLETON

Un testament de chien

LES LARMES D'ULYSSE

Roger Grenier
Gallimard, collection «Lun et l'autre»
Paris, 1998, 172 pages

Qu'y a-t-il de commun entre Homère, Aristophane, Rivarol, Stendhal, Queneau, Rilke, Jack London, Virginia Woolf, Kafka, Camus, Gide, Baudelaire, Fitzgerald, Valéry Larbaud, Faulkner, Tourgueniev, Tchekhov, Kundera, Valéry, Romain Gary, Schopenhauer, Levinas, Spinoza et tant d'autres qui ont laissé leur marque dans la littérature ou la philosophie? L'amour (parfois la haine) des chiens. Et Roger Grenier s'y connaît en chien en littérature! Si son livre ne l'avait pas suivi d'aussi près, sans doute aurait-il ajouté à cette longue nomenclature Paul Nizon (*Chien*) dont je vous ai parlé dernièrement (*Le Devoir*, 7 novembre 1998). Est-ce parce que nous vivons des «temps de chien» que le chien fait ainsi retour en littérature?



Jean-Pierre Denis

Combien de fois, dans sa vie, Roger Grenier n'a-t-il pas préféré la compagnie de son chien, Ulysse, à celle de ses semblables!

Le chien nous rappelle en tout cas cette vérité élémentaire, faite toute d'ambiguïtés et que traduit si bien Tchekhov: «Quelles braves gens, les chiens.» Doit-on penser, comme l'auteur le laisse entendre, que les sentiments que nous éprouvons à l'égard des animaux de compagnie en disent plus long sur nous que toute autre chose? Peut-être pas, si nous admettons que bien des tordillons éperouvés pour leur chien des sentiments qu'ils ne consentiraient à aucun être humain. Et c'est bien là le paradoxe. «Aimer les chiens ne va pas sans désespérer plus ou moins des hommes.» Le modèle est-il trop élevé, trop pur, trop désintéressé? «[...] le chien est, de toutes les créatures de la terre, celle que l'homme a choisie pour en faire le support de l'amour pur.»

Combien de fois, dans sa vie, Roger Grenier n'a-t-il pas préféré la compagnie de son chien, Ulysse, à celle de ses semblables! D'ailleurs... Pourquoi *Les Larmes d'Ulysse*, hormis le fait que son chien portait ce nom? Parce que, de ce grand et rusé guerrier que fut Ulysse, le seul qui fut capable de lui tirer une larme à son retour à Ithaque fut son fidèle chien («Poséidon, avec l'esprit vindicatif qu'on connaît aux dieux, s'était en vain acharné sur Ulysse. Mais lui arracher une larme n'a été donné qu'à son vieux chien.»). Pourtant, qui se souvient de son nom, Argos? Grenier, lui, y tient, aux noms de chien. C'est payer une vieille dette.

Tout commence sans doute par cet épisode de son enfance, alors que son père abandonne le jeune Roger, alors âgé de treize ans, dans une chambre d'hôtel en Espagne en lui disant qu'il rentrera probablement assez tard. Il a heureusement pour compagnon ce soir-là un livre à couverture orange, de Jack London,

dans lequel il plonge et qui va élargir sa frayerie. Bien sûr, une histoire de chien. Depuis lors, nous dit l'auteur, «ni les ans, ni ce qu'on peut appeler la culture, ou la formation du goût littéraire, n'ont réussi à chasser ces auteurs et leurs personnages à deux ou quatre pattes de mon panthéon personnel». Curieusement, alors qu'il essaiera plus tard de faire partager cet amour des «chiens de livre» à ses enfants, il se heurtera à leur incompréhension...

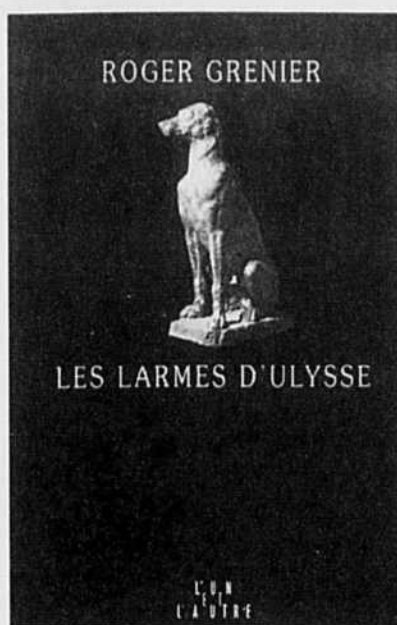
Le livre-chien

«Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque... Je chante les chiens calamiteux, ceux qui errent, solitaires, dans les ravines sinieuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné: "Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons peut-être une espèce de bonheur!"» (Baudelaire)

Ce livre est un merveilleux outil pour qui chercherait à connaître la littérature canine, bien plus importante qu'on ne croit si on se fie à l'ensemble impressionnant des textes que l'auteur cite. Il est surtout un hommage au «mystère du chien», c'est-à-dire à cette faculté qu'il a de nous interroger sur nous-mêmes, sur notre humanité.

Sartre, déjà, soulignait combien le chien, à fréquenter l'homme, finissait par «se sentir vivre» et, donc, par s'ennuyer. Chez son maître, tout lui est signe: tousser, regarder sa montre, éteindre la télé... Il n'y a en somme plus de geste innocent, et chaque minute peut apporter sa ration d'angoisse ou d'ennui. Rilke, qui remarquait, au voisinage des humains, le renoncement des chiens à leurs vieilles habitudes et même l'adoption de nos erreurs, l'expliquait par le fait que «leur décision de nous admettre les force à habiter, pour ainsi dire, aux confins de leur nature, qu'ils dépassent constamment de leur regard humanisé et de leur museau nostalgique». Maurice Maeterlinck, pour sa part, admirait cette faculté qu'a le chien, après seulement cinq ou six semaines, de se faire une conception satisfaisante de l'univers, alors que l'homme, «aidé de toute la science de ses aînés et de ses frères, met trente ou quarante ans à esquisser cette conception ou plutôt à entasser autour d'elle, comme autour d'un palais de nuages, la conscience d'une ignorance qui s'élève [...]». Pour calmer ses angoisses métaphysiques, il ajoutait encore ceci: que le chien «est le seul être vivant qui ait trouvé et reconnaisse un dieu indubitable, tangible, irrécusable et définitif. Il sait à quoi dévouer le meilleur de soi. Il n'a pas à chercher une puissance parfaite, supérieure et infinie dans les ténèbres, les mensonges successifs, les hypothèses et les rêves».

Mais, comme le souligne Grenier,



si l'animal domestique est pour l'homme une protection contre les outrages de la vie, un recours contre le monde, la certitude un peu vaine d'être aimé à coup sûr, il est aussi «une façon d'être à la fois moins seul et plus seul». Parfois, aussi, il nous rappelle que, des deux, il n'est pas toujours le plus bête... A Sète, le gardien du cimetière avait un chien qui, à la prononciation de son nom, vous menait tout droit à la tombe de Valéry, jusqu'à ce qu'un ministre de la Culture trouve que le procédé manquait de respect et fasse interdire au chien de servir dorénavant de guide. Qui est le plus à plaindre, le ministre ou le chien?

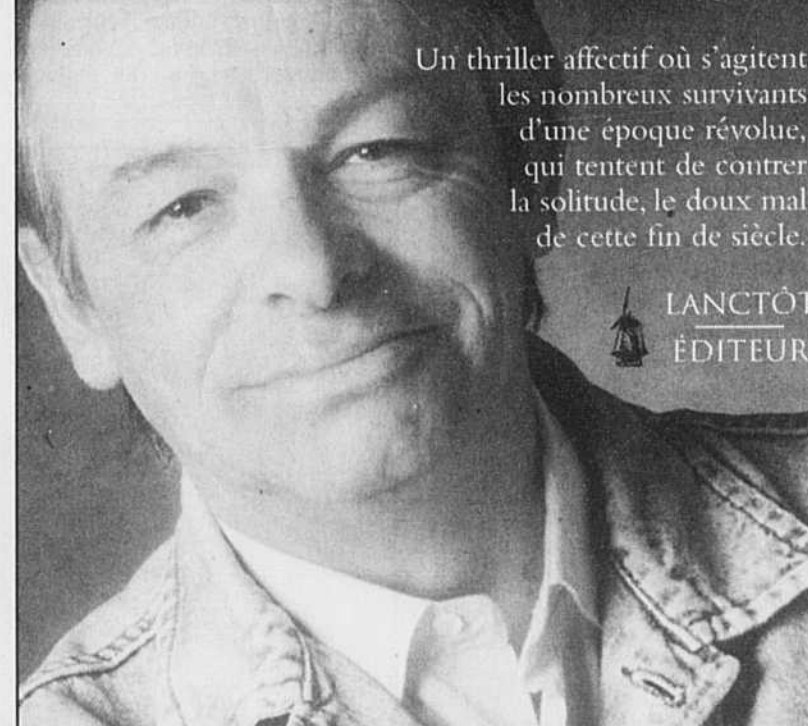
L'humanité canine

Ce livre est non seulement un voyage littéraire mais un livre de reconnaissance, au sens le plus fort du mot. D'abord, de la place qu'occupe la gent canine dans la littérature (qui fait pendant à celle du chat), mais aussi de sa signification pour l'homme. A cet égard, le chien est parfois un formidable porteur d'espoir! Comment, en effet, ne pas retenir l'histoire que nous raconte Emmanuel Levinas alors qu'il était affecté en Allemagne à un commando forestier composé de prisonniers de guerre d'origine juive — prisonniers que personne ne regardait, ni gardiens ni passants, comme s'ils n'appartenaient plus à la race humaine, jusqu'à ce qu'un chien errant passe par là et se joigne à eux. «Pour lui — c'était incontestable —, nous fûmes des hommes.»

Ce sont là des leçons d'humanité, et il est bien curieux qu'elles nous viennent d'êtres qui, dit-on, n'en font pas partie. Quel plus bel hommage leur rendre! Mais aussi cet autre hommage, qui présente le chien comme le compagnon intime, organique, de l'écrivain tout au cours de sa chienne de vie d'écriture... «Et si la littérature était un animal qu'on traîne à ses côtés, nuit et jour, un animal familier et exigeant, qui ne vous laisse jamais en paix, qu'il faut aimer, nourrir, sortir? Qu'on aime et qu'on déteste. Qui vous donne le chagrin de mourir avant vous, la vie d'un livre dure si peu, de nos jours.» *denisjp@mlink.net*

RAYMOND CLOUTIER
UN RETOUR SIMPLE

roman



Un thriller affectif où s'agitent les nombreux survivants d'une époque révolue, qui tentent de contrer la solitude, le doux mal de cette fin de siècle.

LANCÔT
ÉDITEUR

«On retrouvera dans ce livre, réussi pour un premier roman, le Raymond Cloutier que l'on connaît: l'esprit frondeur, le provocateur, l'homme qui ne se satisfait pas des demi-mesures, vomissant la bêtise et l'injustice. Zorro revu par Brecht.» Michel Bélair, *Le Devoir*.

«M. Cloutier a su évoquer avec un brin d'humour et beaucoup de réalisme une époque où tout semblait possible, une époque d'avant le désenchantement. Il l'a fait d'une belle écriture, très fluide, capable d'exprimer aussi bien la passion que l'exaspération.» Réginald Martel, *La Presse*.



Six siècles

Une succession de portraits

UNE AUTRE HISTOIRE
DE LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE IIJean d'Ormesson
Nil éditions, Paris, 1998, 337 pages

NAÏM KATTAN

Jean d'Ormesson, romancier, essayiste, biographe, journaliste, directeur de revue, membre de l'Académie française, est un écrivain polyvalent qui sait atteindre le lecteur par le charme et le rejoindre par une simplicité qui ne recouvre pas une vacuité. Charme d'abord de l'écriture où les controverses sont aplanies et les excès bannis.

Il vient de publier le deuxième tome de son *Autre histoire de la littérature française*, ouvrage autonome qu'on peut lire non comme suite mais comme un autre volet du premier. Il ne s'agit pas d'une chronique historique qui relate des époques et met en scène les personnages qui les ont marquées. D'Ormesson choisit de dresser des portraits des hommes et des femmes qui, individuellement et chacun à sa manière, ont donné naissance et vie à la littérature française. Quarante figures qui vont de Villon à Péguy, de La Fayette à Colette en passant par Marivaux, Beaumarchais, Giono, Sartre et Caillois. Vision éclectique? En apparence. Car l'ensemble présente une continuité, un tout.

Pour d'Ormesson, malgré leur immense diversité, les épigones de la littérature française, sont aussi vi-

vants aujourd'hui qu'à leurs époques. Il replace chacun des personnages dans sa famille, soulignant souvent l'absence du père, et aussi dans sa terre, sa région et son temps. L'œuvre apparaît dès lors comme une dimension du personnage. Il sait choisir les anecdotes qui sont significatives aussi bien du caractère de l'écrivain que de la spécificité de son œuvre et qui donnent son charme à la lecture. D'Ormesson indique, et parfois souligne les prises de positions politiques et idéologiques de tel ou tel écrivain. Cela ne représente pas pour lui un critère de valeur car ce qui prime, à ses yeux, ce ne sont pas les attitudes, voire la pensée, mais la manière de les rendre. C'est ce qu'il

nomme le style. Il en existe une grande variété et il n'en recense aucun, du moment qu'il lui semble réussi. Ainsi, le contenu apparaît comme une dimension quasi secondaire de l'œuvre. Pour donner une idée du contenu, il se contente de citations qui sont d'ailleurs abondantes et judicieusement choisies.

D'une lecture agréable, ce livre peut être une excellente introduction à la littérature française pour tous les lecteurs, y compris ceux dont le français est une langue seconde.

Pour information, sachez que Nil éditions vient de rendre disponibles en coffret les deux tomes de cette *Histoire*.



Sir Robert Gray

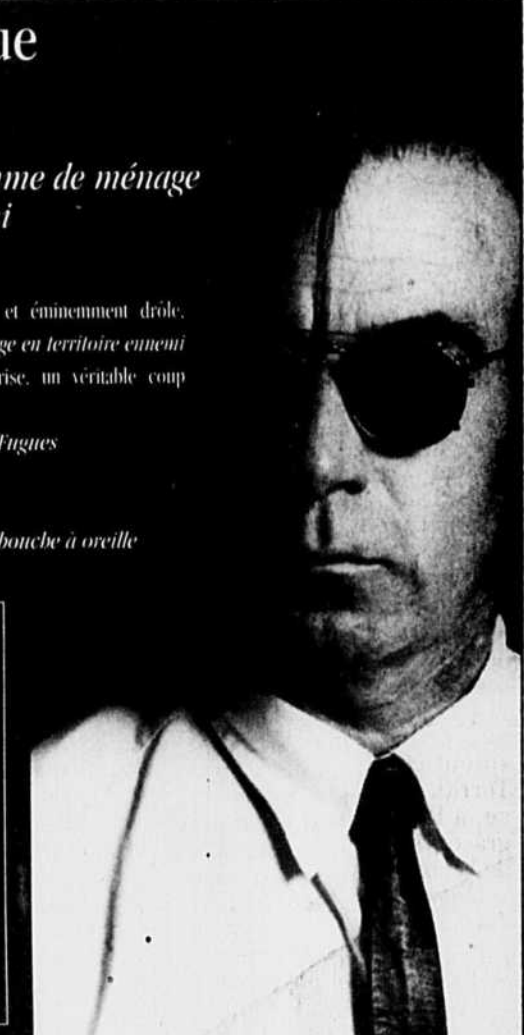
Mémoires d'un homme de ménage
en territoire ennemi

roman, 188 p., 20 \$

«Incisif, politiquement incorrect et éminemment drôle. *Mémoires d'un homme de ménage en territoire ennemi* est, disons-le, plus qu'une surprise, un véritable coup de cœur.»

Yves Lafontaine, *Figures*

«Un roman coup de gueule»

Jean Fugère, *De bouche à oreille*

VOYAGES

MANTRA VOYAGE

Patrick Bernhardt
Éd. du Roseau, Montréal
1998, 293 pages

Cet auteur se présente «comme un simple voyageur à la recherche d'un monde meilleur». Il utilise le son comme moyen de réalisation du soi, «un voyage initiatique au cœur de la musique de l'âme». Évoquant la puissance du son, émis, parlé ou chanté, l'auteur met en lumière l'énergie et les pouvoirs mystérieux de ces vibrations spirituelles que constituent les mantras.

René Rowan

Commandez
vos livres
chez
Renaud-BrayNous expédions partout au Québec
poste ou messagerie

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

Libre Expression

Pour Noël
offrez le plaisir de lire
une biographie inspirante

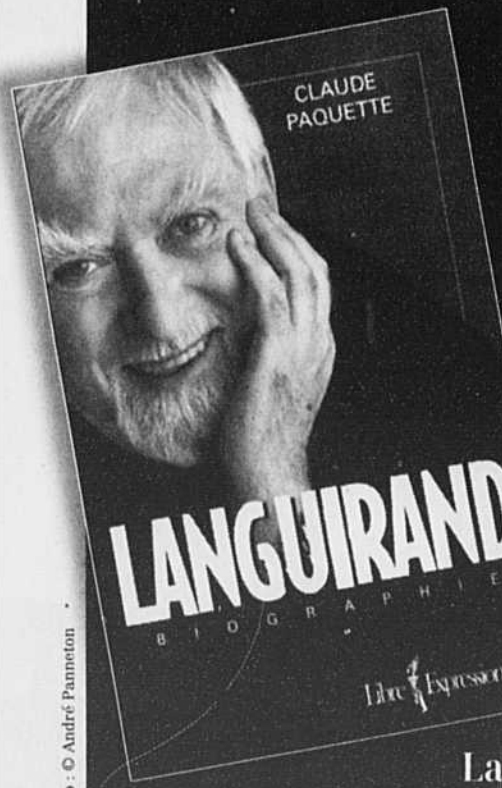
Jacques Languirand :

un homme et un communicateur
dont l'intensité de vivre est demeurée
intacte, même la soixantaine passée.Dans cette biographie,
CLAUDE PAQUETTE retrace
l'itinéraire de ce passionné qui ne
cesse d'inspirer ses contemporains.

«... un personnage
fort complexe
que décrit
bien la
biographie
signée
Claude
Paquette»

Mario Roy,
La Presse

«... en
lisant ce
livre, on
réalise
qu'on
connaît
peu
Jacques
Languirand»

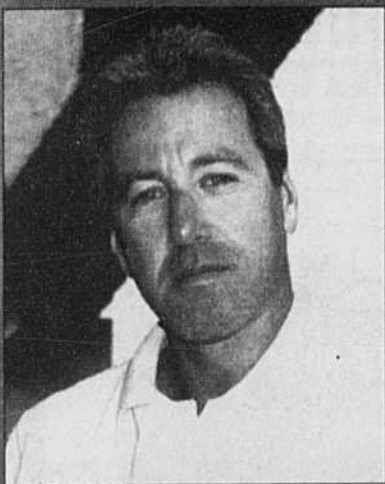
Josée Lapointe, *Le Droit*Languirand
de CLAUDE PAQUETTE
280 pages 24,95 \$

EN VENTE PARTOUT

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

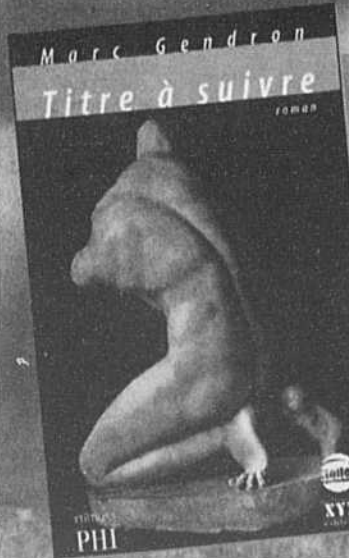
XYZ éditeur

Marc Gendron

Titre
à
suivre

Il a perdu son temps
à rédiger des slogans
publicitaires creux.
Il a une tumeur au cerveau.
Avant de mourir,
il fera sauter la prose...

138 p. • 16,95 \$

XYZ
éditeur1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyz@mlink.net

LIVRES

LA CHRONIQUE

Être partout à la fois

J'étais tellement nombreux que je ne connaissais pas toutes les âmes que j'hébergeais. J'étais ermite et grand pique-niqueur, apprenti poète caché dans le hangar et le premier à rassembler cousins et cousines pour la partie de cache-cache, grand explorateur polaire entre les banquises de glace et anachorète roulé en boule sous la galerie. Je privilégiais le silence et les confidences, l'immobilité méditative et l'effervescence des jeux.

On me croyait trop taiseux pour faire partie de l'expédition de pêche qu'aussitôt je bondissais de ma cachette et sautais dans la chaloupe, furibond qu'on se soit mis en branle sans moi. Imaginais-on que je serais de la promenade à bicyclette sur la commune que je courais m'enfouir dans les grandes herbes du champ où, allongé comme un grand blessé, j'écoutais longtemps les voix, les appels, mon nom répété, clameur sauvage qui allait se perdre dans les branches. Maman disait que j'en voulais trop, papa que je ne savais pas ce que je voulais: ils avaient raison, l'un et l'autre, bien sûr. Mais c'est que les désirs emmêlés et nerveux qui me travaillaient ne me laissaient pas tranquille et me dépêchaient partout à la fois.

Une journée était si vite passée et j'avais mission de tout voir, de tout entendre, de respirer l'air des quatre coins du monde, d'effleurer le papillon et d'attraper la balle, de me glisser, où tant de mystères m'attendaient que moi pour éclater au grand jour. J'enrageais de ne pouvoir être à la fois sous l'étable, où papa avait mis son tableau inachevé à sécher, sur le quai, où mon oncle Edmond pêchait la barbote, au jardin, où mes tantes défilaisaient et refaisaient à leur guise les destins de tout un chacun, sur mon lit ensoleillé, sur la plage, au milieu de la talle de nénuphars, là où pêchait le héron, au grenier, où m'attendaient nos souvenirs à dénombrer et classer, chez le boulanger qui cuisait le pain, au bord du ruisseau, où sautaient les truites, dans l'éclopie de monsieur Lavallée, le charpentier, où chutaient, sans moi, les beaux copeaux de merisier qui sentaient si bon, ou encore étendu sur la corde à linge, entre une robe de maman et une chemise de mon père, ballotté par la brise: je voulais être en tous lieux, au même moment, ne rien manquer, ne rien laisser échapper.

J'endurais l'extraordinaire supplice d'une présence concise et temporaire, d'une contemplation discontinue, insatisfaisante, qui me nouait les nerfs.

L'idée merveilleuse

Alors, j'eus l'idée merveilleuse de l'ubiquité. Il n'était pas possible que j'aie ce terrible besoin de surgir là où il me fallait être à tout prix, sans qu'il existe un moyen de me centupler, de me décupler, tout au moins de me dé-

doubler. Il me restait à trouver le mécanisme autorisant apparitions et disparitions, surgissements inopinés et escamotages à volonté. Inexplicablement, je trouvais plus facile de me creuser la cervelle pour venir à bout de m'incarner et de me désincarner à loisir que d'endurer mes allées et venues limitées, décourageantes.

J'envisageai d'abord de recourir à mes jambes — que j'avais longues, souples et vigoureuses, Dieu soit loué — pour me transporter d'un événement à l'autre. Mais ma vitesse n'était pas celle de l'éclair, et je débouchais dans le salon, ou au détour du sentier, essoufflé, ayant manqué la moitié de la scène, du lever de soleil, de l'échange de répliques autour du chevreuil, qui avait déjà perdu la moitié de son sang sur la mousse, de l'histoire de ma tante Jeannette, qui ne répéterait pas, pour moi seul, la péripétie «mourante».

Il me fallait imaginer transport plus vélocé si je ne voulais pas assister à des dénouements sans drame, à des fous rires inexplicables, à des chuchotements épouvantablement mystérieux et qui me mettaient tout à l'envers. Je songeai alors à grimper aux poteaux, à escalader le hangar, à me jucher tout en haut du pommier, d'où j'avisais, pour ainsi dire à vol d'oiseau, de manière panoramique et simultanée, les faits et gestes, lointains et quasiment muets, des personnages et des bêtes de mon trop grand paradis. Là encore, ma vue d'ensemble me privait des détails, du mot précis, terrible ou drôle, de la nuance exacte des mauves de l'intérieur de l'huître, dans la main de ma cousine, des gromements précis du chien, dans les grandes herbes du bord de l'eau. Chacun sait bien que les détails, c'est ce qu'il y a de plus important, en tout cas de plus délectable. («Le diable se cache dans les détails», disait maman, et je pensais, sans le dire: «Le bon Dieu aussi, surtout!»)

Instants primordiaux

Pas découragé pour autant, j'inventai de rendre légitime et nécessaire ma présence à tous les instants primordiaux: je suppliai tel jaseur de m'espérer avant de conter l'histoire folle, telle enragée de retenir sa tirade orageuse, tel chasseur de ne tirer le lièvre que devant moi. Mais, outre que les humains soient incapables de différer leurs émois, quelque désir qu'on ait d'être témoin de leurs grands éclats, j'espérais en vain du soleil qu'il retarde sa chute dans le lac, de l'étoile qu'elle devance son premier scintillement entre les branches et du chien qu'il patiente avant de courir sur la trace du renard. Ainsi la moi-

tié au moins des comédies, des drames et des belles simagrées du jour avaient, encore et toujours, lieu à mon insu. Décidément, j'étais mal équipé pour l'omniprésence. Sans compter que je faisais beaucoup rire de moi avec mon obsession de téléportation maboule. Sur tous les tons, on me répétait:

— Pour ce qu'y avait à voir sur le quai, en matin! T'as ben fait de rester couché!

— Voyons, ti-gars, le soleil va tomber dans le lac demain soir, pis après-demain soir! Garde-toi une petite gêne, Seigneur!

— Ta tante va la raconter encore à Noël, l'histoire de sa nuit de noces manquée, aie pas peur! Pis à Pâques, pis à la Trinité, tant qu'à ça!

Ces consolations-là étaient peines perdues: il me fallait voir, entendre, saisir de première main l'incident inouï, l'aube «couleur pêche mûre», l'averse diluvienne, l'agonie bouleversante du rat musqué dans l'herbe, la veillée au mort, le premier craquement de la débâcle, la danse magique des aurores boréales, l'apparition de mon cousin Jean-Pierre dans son nouvel habit de gérant de banque, le défilé des Iroquois de l'anse, en costumes éblouissants et peintures de combat.

De guerre lasse, et en tout dernier recours, j'exigeai des récits, détaillés, foisonnants, précis, véritables comptes rendus de greffier au tribunal, d'apôtre rapportant, en plus des miracles et des misères de la Passion de Jésus, ses promenades aux abords du désert, ce qu'il mangeait pour souper et le chant d'oiseau qui lui chavirait le cœur, certains soirs de doute et de mélancolie.

Contre toute attente, ce moyen-là fut agréé. Apparemment, on n'attendait que mon désir d'écouter: les histoires se bousculèrent dans les gosiers, les anecdotes coulèrent de source, les mots monterent les uns sur les autres, et souvent ce fut moi, l'impatient numéro un, qui força à reprendre son souffle le conteur ou la conteuse déchainés. Je n'avais qu'à murmurer «Pis après?» pour que la narration reparte à la belle épouvante et m'emporte dans ses tourbillons magnifiques et dangereux.

Raconter, écouter, c'était enfin être partout à la fois, en même temps. Et s'il arrivait qu'on veuille m'envoyer au lit au milieu d'une épopée, avant son point final, qui jamais n'était final pour moi, je me mettais à hurler et à gesticuler comme le poney piqué par une guêpe. Alors on se rasseyait, sur le divan, sur les chaises, sur le sable de la plage, et on finissait le récit, en une queue de poisson qui ne me jetait pas longtemps de la poudre aux yeux.

— Demain, mon oncle, tu continues à partir du canot renversé dans le courant, pis tu finis comme du monde!

Je m'endormais avec ce désir de la suite, du prochain chapitre, d'un dénouement extraordinaire, tout proche et heureusement lointain encore...

EN BREF

Pour l'ami de Bouscotte

Victor-Lévy Beaulieu nous présente *Les Contes québécois du grand-père forgeron*

à son petit-fils Bouscotte, un recueil composé d'une centaine de légendes et contes traditionnels du Québec, mais VLB, inspiré par nos faiseurs d'histoires, signe aussi quelques contes inédits. Aux Éditions Trois-Pistoles.

Neuf vies... bien chargées

Un roman aux multiples intrigues

LES NEUF VIES D'EDWARD

Christine Brouillet
Éditions Denoël, Paris
1998, 332 pages

BLANDINE CAMPION

La légende veut que les chats aient le pouvoir de se réincarner, accumulant ainsi neuf cycles d'existence avant de rejoindre le paradis des chats. Edward, chat abyssin magnifique «avec sa robe faon, d'un beige rosé délicat ou sable chaud selon l'éclairage», protagoniste du dernier roman de Christine Brouillet, *Les Neuf Vies d'Edward*, possède effectivement cette capacité incroyable de traverser le temps, amassant non seulement d'étonnantes expériences et une sagesse qui fait défaut à la plupart des humains, mais aussi d'étranges facultés, dont celle de savoir lire dans les pensées de ces incompréhensibles bipèdes sans pelage dont il partage le quotidien. Ceci ne va pas toujours sans mal, d'ailleurs, les humains ayant une épuisante tendance à se mettre dans des situations impossibles sans tenir compte de ses avertissements.

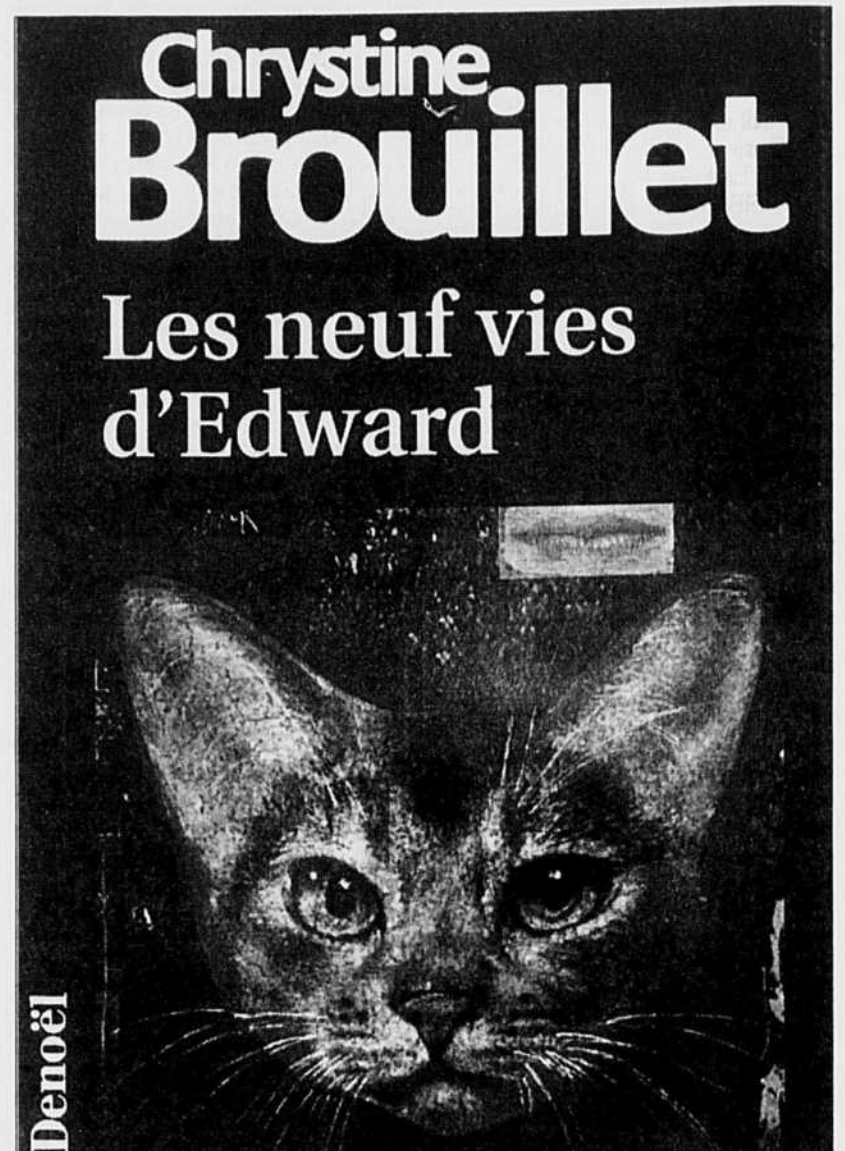
Edward, animal à la forte personnalité, riche de ses souvenirs qui s'étalent sur plusieurs siècles d'histoire et de ses ruses félines, ne ménage pourtant pas ses efforts... Mais il faut parfois protéger les autres malgré eux. C'est ainsi qu'au terme de sa neuvième vie, Edward a pris la ferme décision d'aider, dans la mesure de ses possibilités, sa nouvelle maîtresse qu'il adore, à trouver un équilibre sentimental qui lui fait pour le moins défaut. C'est sa dernière mission, et Edward entend bien la mener à terme.

La chasse au mari

La dernière maîtresse d'Edward, c'est Delphine Perdrix, une jeune femme de 35 ans passionnée par son chat, avec lequel elle entretient une relation privilégiée, et par la photographie, dont elle a fait son métier. Née à Angers, Delphine a vécu 20 ans au Québec avant de rentrer en France et de s'installer aux Lilas, en banlieue parisienne. Là, elle poursuit sa carrière de photographe, partageant son existence entre ses créations inspirées de la mythologie, ses deux amies Audrey, peintre et mère de deux enfants avec qui elle partage son atelier et Geraldine, mannequin, ainsi que de nombreux amants.

La vie sentimentale de Delphine est quelque peu chaotique, et c'est là qu'Edward entre en jeu. Avant d'achever sa dernière existence, il désire plus que tout trouver pour sa maîtresse un homme qui saura lui convenir et la rendre heureuse. Il a d'ailleurs une idée bien précise de celui qu'il cherche: la réincarnation de Sébastien Morin, dont il fit la connaissance au cours de sa cinquième vie, durant la traversée qui les mena tous deux de La Rochelle à la Nouvelle-France. Commence alors pour le félin une véritable chasse au mari. Persévérant, imaginaire, Edward ne reculera devant aucun sacrifice: il ira même jusqu'à feindre régulièrement d'être malade pour attirer dans l'appartement de Delphine de jeunes vétérinaires, se rappelant que Sébastien Morin avait cette faculté de soigner les animaux, ou bien jusqu'à se risquer hors de son territoire familial pour arpenter les rues du quartier, en quête de l'odeur unique de celui qu'il cherche.

Mais tout ne se déroule pas comme le voudrait Edward. Car en plus d'être particulièrement mal inspirée pour choisir ses partenaires, Delphine a la malencontreuse manie de se mettre dans des situations impossibles. Sa curiosité, son imprudence l'entraînent donc dans une histoire particulièrement dangereuse. En effet, engagée



pour faire une série de photos pour *Paris-Match*, Delphine, à son habitude, suit le sujet qu'elle doit immortaliser sur la pellicule: le puissant et mystérieux Alain-Justin Leguay, aussi froid et tranchant qu'un rasoir. Au cours de cette surveillance, censée lui permettre de capter l'essence du modèle sans que ce dernier ne s'en doute, Delphine le photographie en compagnie d'un bel inconnu qui la fascine immédiatement. Or, ce bel inconnu n'est autre que James Anderson, tueur professionnel, passionné par les armes anciennes, et associé de Leguay dans divers trafics.

Un enchevêtrement d'intrigues

Le roman de Christine Brouillet, comme le suggère le résumé succinct qui vient d'en être fait, enchevêtre donc diverses intrigues, tout en mêlant les genres. Au roman d'amour(s) retraçant la quête d'Edward pour dénicher l'âme sœur qui conviendra à sa maîtresse et les divers déboires sentimentaux de Delphine, elle mêle en outre d'une beauté dont elle se croit dépourvue, se greffe un roman policier lorsque Delphine devient la cible fragile des manigances d'Anderson et Leguay, qui projettent son élimination. Mais l'enchevêtrement ne s'arrête pas là. En effet, tout au long du récit, la romancière nous donne des indications sur les huit vies antérieures d'Edward.

Le lecteur apprend ainsi à retracer le parcours de ce chat hors du commun, qui commença son passage sur terre à Bubastis, en Égypte, au cours du règne de Sheshonq Ier sous la XXII^e dynastie, dans la famille de Nefertari. Ce parcours se poursuivra ensuite par Istanbul, en Turquie, où Edward partagea l'existence de Memhet, un vendeur de poissons, avant d'être ramené en France par le frère Hugues, Templier attaché à la septième croisade. C'est au cours de sa quatrième vie qu'Edward fera la connaissance de Catherine Duval, sorcière sous le règne de Henri IV, qui lui fera cadeau du don de lire dans les pensées, avant d'être brûlée vive sur le bûcher avec son chat.

Sébastien Morin fera son apparition inoubliable dans la cinquième vie, l'existence d'Edward crociera aussi celle de Mme Henriette, «qui préparait des soupes au lard pour un astronome», Charles Messier, attendant impatiemment le passage de la comète de Halley; M. Leblanc, chef cuisinier qui a reçu Joséphine de Beauharnais dans son établissement parisien, avant de s'exiler à Londres, à la suite de l'insurrection de 48; Rachel, une jeune juive qui exerçait son métier de chapelière dans le Paris occupé par les Allemands durant la Deuxième Guerre mondiale; et enfin Mme Baxter, féroce de concours de beauté féline, à qui succédera Delphine.

Les flash-back sur les précédentes vies d'Edward, qui fonctionnent le plus souvent sur le principe des associations d'idées (le bruit d'un accident de voiture le ramène à Rachel, qui craignait les alertes durant la guerre, ou bien le goût d'un met lui rappelle tel de ses autres maîtres qui lui en servait aussi), sont autant de digressions qui, si elles peuvent être intéressantes sur le plan anecdotique et ménager un certain suspense, ne font au bout du compte que ralentir le rythme de l'intrigue principale. Ce procédé d'aller-retour dans le temps devient d'autant plus lassant que le lecteur n'en perçoit pas toujours la nécessité romanesque.

Les réflexions sur le sort des juifs victimes de la ségrégation puis de la déportation, les remarques sur la difficile existence des petites gens, qu'il s'agisse d'un commerçant en Turquie ou de l'épouse d'un allumeur de cierges sous Henri IV, les déboires d'un astronome ou les manies d'une vieille fille en Floride semblent le plus souvent plaqués sur la double intrigue principale, qu'ils alourdissent plutôt qu'ils ne l'enrichissent. Ainsi, bien qu'Edward soit un «personnage» tout à fait attachant, plein de ressources, son histoire et celle de sa maîtresse se perdent dans toutes ces considérations annexes, au milieu desquelles le lecteur perd son intérêt. Autant dire qu'une chatte n'y retrouverait pas ses petits...

Wayne W. DYER



ACCOMPLISSEZ VOTRE DESTINÉE

Neuf principes sacrés pour obtenir tout ce que vous voulez



Un livre étonnant qui explore le principe ancien de la matérialisation par l'art séculaire de la méditation.

Volume de 232 pages, 24,95 \$

CARTE BLANCHE

ROGER BERNARD

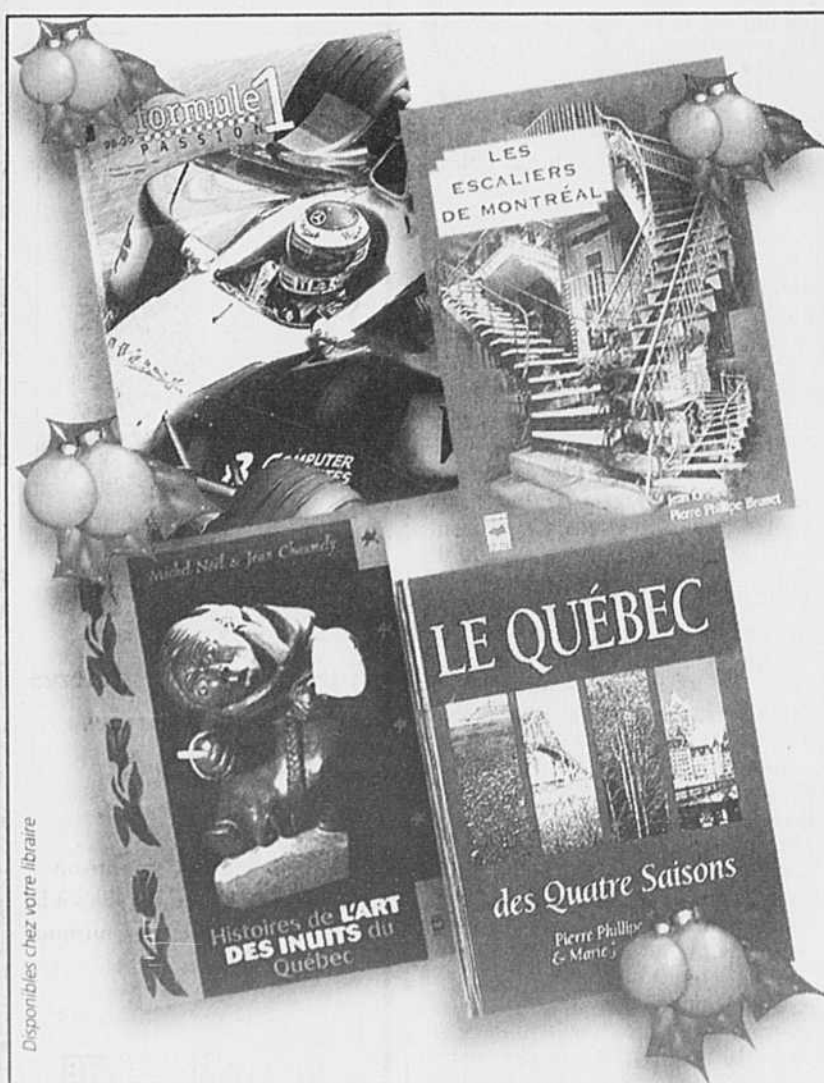


LE CANADA FRANÇAIS : entre mythe et utopie

essai 26 \$

LE Nordir

tél. : (819) 243-1253
télé. : (819) 243-6201
courriel : lenordir@sympatico.ca



À Noël, offrez un beau livre en cadeau.

Formule 1 Passion 98-99
par Arnaud Chambert-Protat et Dominique Leroy 49,95 \$

Les Escaliers de Montréal
par Jean O'Neil et Pierre Philippe Brunet 39,95 \$

Histoire de L'Art des Inuits du Québec
par Michel Noël et Jean Chamely 49,95 \$

Le Québec des Quatre Saisons
par Pierre Philippe Brunet et Marie José Thériault 29,95 \$



ÉDITIONS HURTUBISE HMH

à lire offrir



Laure Adler

Marguerite Duras
NRF Biographies
640 pages
34,95\$

PRIX FEMINA ESSAI

LAURE ADLER
Marguerite Duras



Marguerite Duras

On lit les six cent et quelques pages de cette biographie avec une curiosité qui ne cesse d'augmenter. Le livre terminé, on en reste étourdi, tant la vie de Marguerite Duras est riche, tourbillonnante, émouvante aussi. Elle a fait de sa vie un roman.

Jean-Marie Rouart

Jean-Marie Rouart



Bernis
le cardinal des plaisirs

Gallimard

Bernis,
le cardinal des plaisirs
246 pages
24,95\$

Homme
d'Église, homme
d'État, homme à
femmes. Hors du
commun!

Laurence Cosse

La femme du
premier
ministre
257 pages
27,50\$

L'histoire d'une
femme, Madame
de Choiseul, qui
aimait un homme
qui aimait le
pouvoir...

**La femme du
premier ministre**

rnf

GALLIMARD

GALLIMARD

D 10 LE DEVOIR, LES SAMEDI 19 ET DIMANCHE 20 DÉCEMBRE 1998

LIVRES THÉOLOGIE

L'état de Dieu

Un dictionnaire qui offre plus que les autres

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

DICTIONNAIRE CRITIQUE DE THÉOLOGIE

Sous la direction
de Jean-Yves Lacoste
PUF, 1298 pages

A priori, malgré ses quelque 1300 pages, ses 500 entrées, ses 250 collaborateurs émérites, il ne s'agit que d'un dictionnaire de théologie de plus. Le directeur de la somme, Jean-Yves Lacoste, du Collège de Blandings, en est même tout à fait conscient et s'en confesse dès l'avant-propos. Il précise donc *«l'objet et l'utilité»* du sien propre, de cette grosse, de cet immense pavé bien serré, histoire de séparer ce bon grain savant de l'ivraie commune.

Il s'agit donc d'abord d'un livre de théologie, c'est-à-dire d'un ouvrage portant sur *«le massif de discours et de doctrines que le christianisme a organisé sur Dieu et sur son expérience de Dieu»*. Le champ d'examen est ainsi parfaitement circonscrit et balisé de façon positive et négative: il est question des théories chrétiennes et non pas des *«discours et doctrines»* sur Dieu formulés par l'Islam ou d'autres giron culturels du vaste monde.

C'est ensuite un dictionnaire, c'est-à-dire *«un outil [...] mis au service de la transmission du savoir»*. Aussi bien dire une sorte de désordre organisé alphabétiquement, une somme de ce que l'on sait aujourd'hui de cette théologie occidentale, où chacun peut flâner à son gré ou alors trouver rapidement des réponses à ses questions. Les évé-

nements, les personnages, les doctrines et les écoles de pensée, bref ces 500 entrées, font le point sur cette inépuisable question de Dieu. Au final, un important index général relie tout ça et facilite encore davantage la consultation.

Savants collaborateurs

Et puis, c'est un dictionnaire critique de théologie, en ce sens que les objets y sont analysés par les savants collaborateurs dans toute la complexité de leur histoire, dans la foulée des débats théoriques et des conflits humains qui les ont nourris. Cette perspective *«objective»* est d'autant plus importante avec un sujet comme celui-là, avec cette théologie *«qui s'occupe centralement de phénomènes qui ne sollicitent jamais l'intellection sans solliciter aussi l'adhésion»*. En même temps, cette volonté est assumée sans concession jargonneuse. Les textes des grands spécialistes mondiaux sont simples et précis, un point c'est tout.

Et alors, tout cela donne quoi, concrètement? Allons-y voir en commençant avec *«Noël»*, un choix de circonstance.

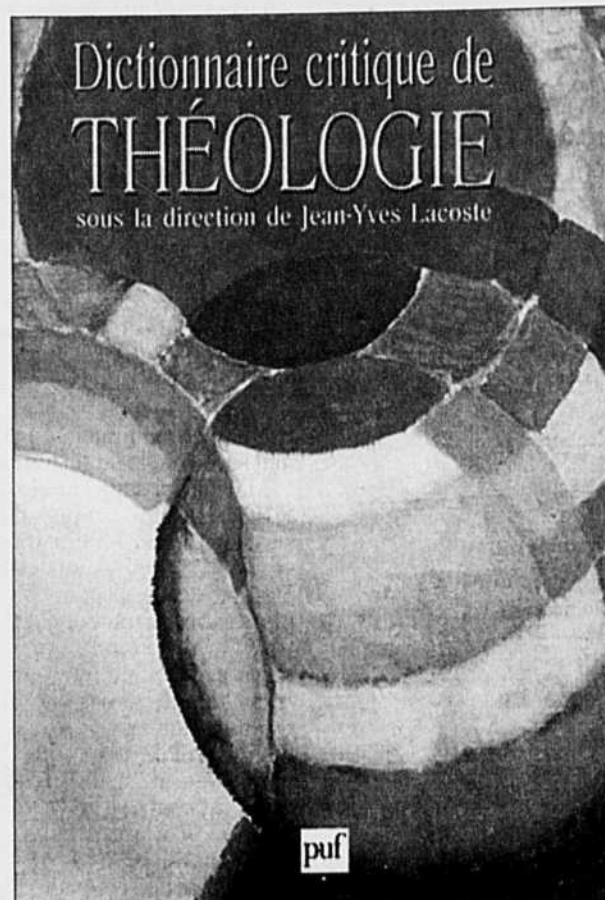
Dans le corps du dictionnaire, comme dans l'index, le renvoi est fait à *«Année liturgique»*. C'est là que les découvertes et le plaisir commencent. On apprend que cette notion est une invention du XVIII^e siècle, époque où l'Occident commença vraiment à distinguer le temps profane du temps liturgique, mais que les célébrations proprement dites du calendrier chrétien sont évidemment antérieures. On apprend aussi que les premiers chrétiens célébraient déjà chaque dimanche et que Noël était certainement fêté en 336 à Rome.

Après les distinctions d'usage en fonction des différentes traditions

d'Orient et d'Occident, le dictionnaire rappelle que *«la liturgie de Noël est fortement marquée par le dogme des deux natures du Christ, tel qu'il a été défini au concile de Chalcédoine, tandis que la piété des fidèles, à partir du XIII^e siècle, sera colorée progressivement par la dévotion de François d'Assise à l'Enfant issu de la crèche, ce qui donnera à Noël une importance comparable à celle de Pâques»*.

A partir de ces seules données — et il y en a bien d'autres, on s'en doute —, on peut ensuite poursuivre l'in-

vestigation historique et analytique vers plusieurs entrées connexes qui elles-mêmes renverront à des dizaines d'autres. Vers le *«Culte des saints»*, par exemple, ou *«Pâques»*, ou *«Temps»*, vers les *«Conciles»* aussi, ou la *«Révélation»*, ou le *«Dimanche»*, ou le *«Christ»*, ou le *«Jésus de l'histoire»*. Et à chaque fois, c'est le même enchantement, le même plaisir de la découverte savante, la même confirmation que, décidément, tout constat fait, ce dictionnaire offre plus que les autres.



GASTRONOMIE

Tables d'hier

Pour recréer la cuisine du Moyen Âge

FÊTES GOURMANDES AU MOYEN ÂGE

Carole Lambert
et Claude Huyghens (photos)
Imprimerie nationale, Paris
1998, 248 pages

MARIE-HÉLÈNE ALARIE
LE DEVOIR

*Ne boy pas la bouche baveuse,
Car la costume en est honteuse.
Ne parles point la bouche pleine,
Car c'est laide chose et vileine.
De ta touaille ne fais corde,
Honnesteté ne s'y accorde.*

«Les contenance de table»

Depuis le Moyen Âge, plusieurs générations d'enfants se sont fait rabâcher la même rengaine. Les époques changent, les bonnes manières restent! On ne peut en dire autant des broet de verjust, cive d'oetres, coqz heumez et autres hures de sengliers dorees et gingibre conduit... Pourtant, grâce aux auteurs des *Fêtes gourmandes du Moyen Âge*, on risque fort de retrouver ces mets prochainement dans nos assiettes... pardon dans nos tranchoirs.

Si on ne se lance pas dans la cuisine médiévale comme dans n'importe quelle autre cuisine exotique, c'est parce que pour bien en apprécier les curiosités, il faut connaître les règles qui la régissent et l'histoire à laquelle elle se rattache. C'est bien ici que se distingue les *Fêtes gourmandes* des nombreux autres manuels de cuisine du Moyen Âge qui, souvent, se contentent de donner quelques recettes. Elles deviennent savantes, ces fêtes, entre les mains expertes de Carole Lambert, cette médiéviste érudite, diplômée de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal, qui potassa pour nous les fameux traités de cuisine de Maître Chiquart, cuisinier du duc de Savoie, mais aussi le célèbre *Vian-dier de Taillevent* et le *Recueil de Riom*, ainsi que les traités italiens et catalans du XIV^e et XV^e siècles.

L'amour des objets

Tout a commencé avec les objets, en fait avec l'amour des objets: les vases, écuelles, couteaux, léchefrites, fourchettes qui malheureusement dorment dans les vitrines des musées. Ici, ils reprennent vie, sous l'œil vif et attentif des photographes François Danrigal et Claude Huyghens.

Mais pour vraiment ressusciter ces objets, nos deux photographes ont fait appel aux talents de Yves Pinard, chef du restaurant *Le Grand Louvre*, qui organise depuis des années des dégustations et des banquets médiévaux à Paris, pour réaliser les recettes d'une trentaine de plats médiévaux. On lui a aussi demandé une description des banquets aristocratiques des XIV^e et XV^e siècles. Quant à lui, Jean-Louis Flandrin, entre autres auteur de nombreux ouvrages dont *Les Amours paysannes*, *Chroniques de Platin* et *Histoire de l'alimentation*, signe un avant-propos savant. Il nous prendra par la main et nous conduira à travers une reconstitution du Moyen Âge gastronomique.

En plus de ses textes fascinants, il faut mentionner la présentation particulière de ce livre. Dans sa partie culinaire, on retrouve non seulement le texte authentique de chaque recette mais, dans leur graphie d'origine, les quelques lignes manuscrites qui nous l'ont transmise, le tout imprimé sur papier calque. Évidemment, de très sommaires qu'elles étaient, ces recettes sont aujourd'hui commentées par le chef Yves Pinard, qui en précise les temps de cuisson et les quantités



d'ingrédients nécessaires à leur réalisation, détails souvent omis dans les manuscrits originaux.

Après le grand bonheur que nous procurera la lecture des *Fêtes gourmandes*, on se souviendra du sage enseignement proverbial de l'époque médiévale. Aussi n'oubliez pas que *«Dieu nous garde [...] d'un bœuf salé sans moutarde»* et surtout que *«veau mal cuit et poulets crus font les cimetières bossus»*. Alors, en appliquant ces judicieux conseils, on s'assure de passer de joyeuses Fêtes gourmandes!

Sans appellation contrôlée

L'UNIVERS DE LA VODKA ET DE L'AQUAVIT

Gilbert Delos
Solar, Paris, 1998, 160 pages

LE DEVOIR

Spécialiste des cocktails, Gilbert Delos propose ici un volume qui porte sur l'univers de la vodka. Le type d'ouvrage pour les amateurs vraiment décidés: on y discute, par exemple, de 150 marques de vodka différentes de par le monde, avec force illustrations, en identifiant toutes les nuances possibles dans les arômes et les goûts.

Quelques chapitres retracent l'histoire de cette boisson qui, contrairement à d'autres alcools, n'a pas fait l'objet d'appellation contrôlée. Résultat: après des décennies de laxisme qui ont vu des marques polonaises, scandinaves, britanniques et américaines s'emparer du marché, les Russes tentent désespérément aujourd'hui de convaincre le reste du monde que leur vodka demeure la seule authentique.

Considérant d'ailleurs que la vodka encourageait l'abrutissement des masses, les révolutionnaires de 1917 avaient tout fait pour réduire sa consommation... pour ensuite se rendre compte qu'ils étaient aussi



bien de composer avec elle et qu'on pouvait même en tirer des revenus.

L'ouvrage consacre aussi un petit chapitre à l'histoire d'Absolut, une histoire incroyable en soi, alors qu'une vodka qui n'avait rien de particulier est devenue, dans les années 80, un mégasuccès de marketing et de publicité.

Propos relevés

LE LIVRE DES ÉPICES

Alain Stella
Flammarion
Paris, 1998, 192 pages

DIANE PRÉCOURT
LE DEVOIR

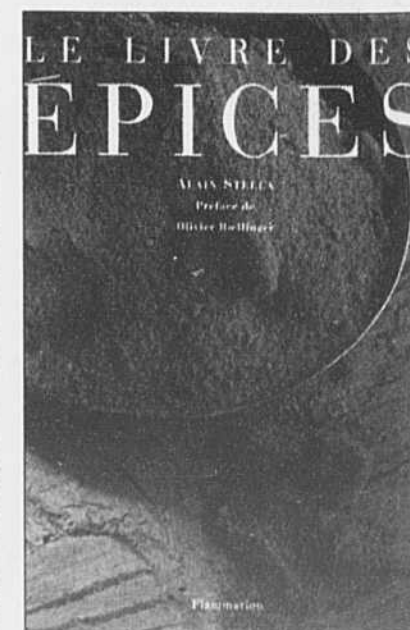
Les routes des épices ont fait l'objet des plus folles aventures depuis l'Antiquité car il fut un temps où un sachet de poivre et une poignée de cardamome constituaient de véritables trésors. Le livre en décrit les grandes époques, en plus du florissant commerce auquel elles ont donné lieu.

Aujourd'hui, les épices sont partie intégrante de notre univers, non seulement culinaire et gastronomique mais thérapeutique et aphrodisiaque. Les grandes toques comme les artisans des menus plus sobres nous en font découvrir chaque jour les couleurs, les parfums et les saveurs. Piler au mortier des graines de coriandre ou écraser des grains de cumin ou de fenouil embaumera en effet toute la maison.

Qu'elles soient fleur ou graine, écorce ou fruit, rhizome ou noix, douces ou piquantes, amères ou sucrées, les épices relèvent le goût des mets les plus simples. *«Les épices sont peut-être une centaine à nous offrir leurs caresses ou leurs ardeurs»*, écrit l'auteur. Mais seules une dizaine d'entre elles méritent le titre de reines

car, à la différence des autres réservées à certaines cuisines, elles se sont imposées dans toutes les gastronomies de la planète. Il consacre une grande partie du livre à ces *«épices reines»* pour en décrire les caractéristiques, avec des images qui ne mentent pas.

Le Livre des épices se termine sur quelques recettes suivies d'un *«guide de l'amateur»* (avec des adresses françaises), d'un *«glossaire des épices»* et même d'un entrefilet sur *«les épices d'Internet»* fournissant les noms de quelques bons sites.



LIVRES

NATURE

Au fond des mers et des bois

Les images de l'environnement naturel

LOUIS-GILLES
FRANCÉUR
LE DEVOIR

L'année 1998, consacrée par les Nations unies «Année internationale des océans», n'a pas été célébrée très fort dans nos sociétés urbaines et continentales. Même à Montréal, on peut se demander combien de citoyens réalisent au moins une fois par semaine qu'ils vivent sur une île au milieu d'un fleuve. Alors, la mer et les océans...

Mais on peut se rattraper par le livre.

Océans

Merveilles du monde
sous-marin

Angelo Mojetta

Éditions Solar, Paris, 1998, 200 pages

Ce livre se veut avant tout un tribut à la mer, à ses beautés et à ses mystères pour mieux, ultimement, faire comprendre la fascination éternelle qu'elle exerce sur les humains dans cette dualité amoureuse qui fait qu'on l'aime autant qu'on la craint.

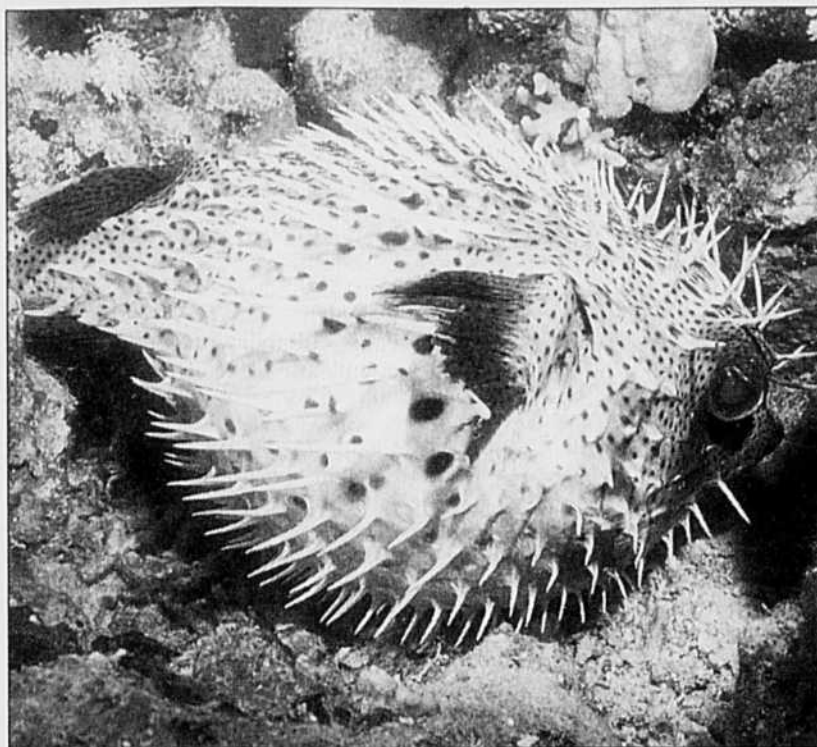
L'auteur, qui a d'abord publié ce livre l'an dernier aux éditions Arnoldo Mondadori, à Milan, présente certaines des grandes mers et quelques-uns des océans du monde. Mais pas tous. Son propos n'est visiblement pas de faire œuvre exhaustive, ce qui explique qu'il oublie les grandes mers glacées des pôles, tout comme il ne consacre aucun chapitre particulier à l'Atlantique mais plutôt à certaines portions, comme les Caraïbes.

Le livre débute par une histoire intéressante des océans, depuis la formation de la grande Téthys, la grande mer unique des origines, qui s'est subdivisée par la suite avec la dérive des continents. Cette histoire des mers, on le devine, devient celle de la vie sous toutes ses formes, y compris certaines parmi les plus anciennes, mieux conservées souvent dans la grande matrice aquatique que sur terre.

Qu'il évoque le véritable serpent de mer, bien réel mais plus petit que dans les légendes, ou les «monstres» préhistoriques bien vivants des Galapagos, par exemple, ce livre aborde tout sous l'angle du merveilleux.

Mais aussi sous l'angle de l'insolite. Car il recèle, en plus du chapitre sur sept grandes mers, quatre volets — trop courts! — aux incroyables méthodes de reproduction des organismes marins, aux différentes formes de mimétisme qu'abritent les océans et aux défenses et aux sens surprenants qu'ont développés les étranges formes de vie océane. On devient d'ailleurs modeste devant certaines des merveilles dites contemporaines de la technologie quand on apprend que certains squales détectent avec des décharges et des senseurs électriques la présence de poissons enfouis dans le sable et lorsqu'on réalise que la plupart des armes humaines ont vu le jour sous l'eau depuis des millénaires: harpons, poisons, pièges, lames acérées ou massues, boucliers réversifs, vitesse et camouflage!

Mais un des aspects les plus intéressants de ce livre réside incontestablement dans la qualité et même le



Le poisson porc-épic augmente son volume grâce à une particularité anatomique de son appareil digestif.

côté accrocheur de ses illustrations. En fait, on jurerait que le texte a été conçu en soutien des abondantes photographies qui tapissent chaque page et que l'on doit à six talentueux photographes italiens. Ce qui en fait un livre admirable, truffé de textes courts, invitants à lire, qui vous initie, mine de rien et de façon fort agréable, à un sujet complexe.

LE GRAND LIVRE DES ANIMAUX

Philip Whitfield et Richard Salker
Éditions Solar, Paris, 1998, 616 pages

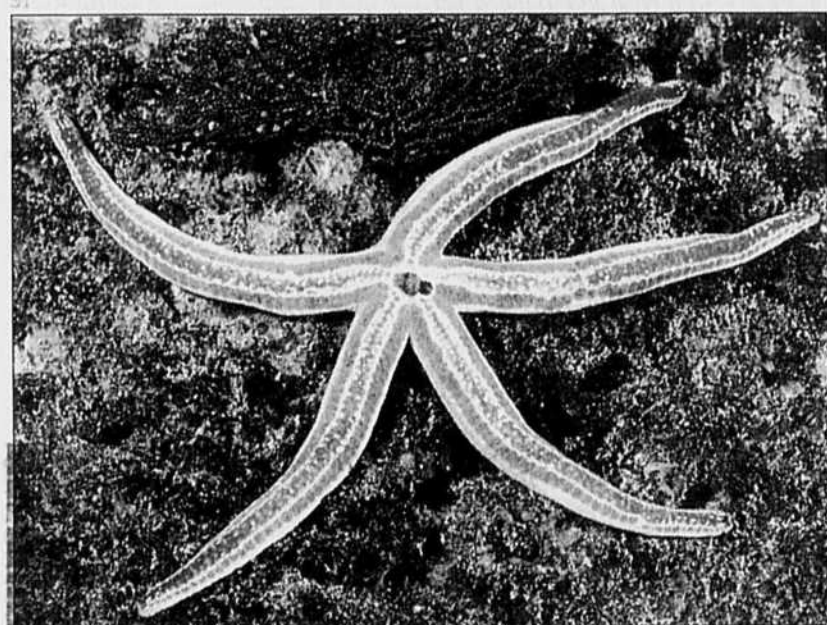
Voilà une valeur sûre: une véritable encyclopédie en un volume qui ne propose pas une liste exhaustive des espèces vivantes de la planète — il aurait fallu bien davantage que 616 pages — mais une vue d'ensemble très valable des principales familles, espèces et sous-espèces animales. Un ensemble bien structuré, bien illustré et d'approche pédagogique. Un cadeau que des jeunes et des moins jeunes, fascinés par le monde animal sous toutes ses formes, apprécieront des années comme instrument d'initiation ou d'outil commode de référence.

Ce livre n'est pas une primeur. Même en français. En effet, une première édition dans notre langue a été publiée en 1984, qui résultait d'une

traduction de l'original, paru la même année chez Marshall, qui réédite d'ailleurs en anglais cet ouvrage aussi. L'ouvrage a été heureusement réaménagé pour tenir compte de nouvelles connaissances sur les animaux décrits, sur leur aire de distribution, voire sur les nouveaux dangers qui les guettent en ce siècle de dévastation des écosystèmes.

Mais comme trop souvent dans l'édition française, on ne donne pas les équivalents nord-américains et — ce qui est moins acceptable —, pour des espèces d'ici, le nom vernaculaire. Ainsi, pas question d'outardes mais de bernaches du Canada. Le bec-scie porte est un harle-huppé, de quoi donner l'impression à un Québécois qui consulte l'aire de distribution qu'il s'agit d'une espèce disparue! Notre carcajou — Montignac s'en réjouira — n'est qu'un glouton! Plus chanceux, notre orignal se retrouve pour une fois sur le même pied que l'élan. A voir la façon dont on impose ainsi la terminologie française dans ce livre distribué sans doute dans l'ensemble de la francophonie, on se surprend à rêver d'une version qui donnerait au moins les noms vernaculaires de leurs pays d'origine ou de leurs principaux foyers de vie.

Malgré ce défaut, moins pardonnable dans une réédition, cette encyclopédie demeure intéressante pour ses autres qualités, y compris celle de ses illustrations.



Étoile de mer des îles Galapagos

SOURCE ÉDITIONS SOLAR

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

VICTOR-LEVY BEAULIEU
LES CONTES
QUÉBÉCOIS
DU GRAND-PÈRE FORGERON
À SON PETIT-FILS BOUSCOTTE



Venues de la grande tradition des légendes et des contes français, nos histoires de loups-garous, de revenants, de chasse-galerie et de maisons hantées, peuplent toujours notre imaginaire. Pour avoir baigné dedans comme dans de l'eau bénite depuis mon enfance, c'est un grand plaisir pour moi de raconter ce que mon



grand-père nous narrait alors que pareil à Vulcain dans sa boutique de forge de la rue Vézina des Trois-Pistoles, il donnait tout son sens à l'esprit de voyage: les légendes et les contes viennent de la pensée collective; fondamentalement, ils sont l'écriture de tout un peuple et l'expression sacrée de son affranchissement.

W. Beaulieu

LES CONTES QUÉBÉCOIS

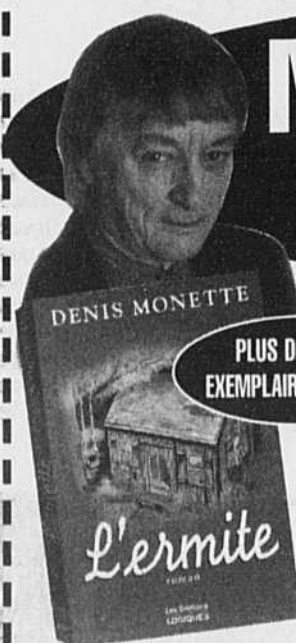
DU GRAND-PÈRE FORGERON À SON PETIT-FILS BOUSCOTTE

VICTOR-LEVY BEAULIEU



31, Route Nationale Est, Trois-Pistoles (418) 851-8888

Manque-t-il un Monette à votre collection ?



PLUS DE 20 000
EXEMPLAIRES VENDUS !

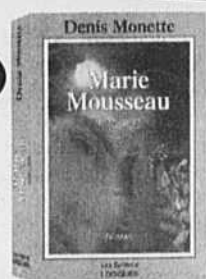


L'ermite

Son roman le plus troublant à ce jour. Chef-d'œuvre et best-seller!

22⁹⁵ \$

448 pages



Marie Mousseau
1937-1957

Un écrivain découvre toute la puissance du souvenir.

22⁹⁵ \$

544 pages

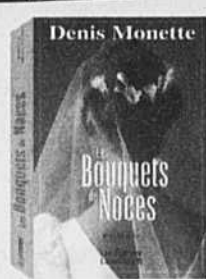


Un purgatoire

Alors que la mort approche, un homme fait face à la vérité.

22⁹⁵ \$

352 pages



Les bouquets de nocces

Après quatre mariages, Victoire pourra-t-elle enfin goûter au bonheur ?

22⁹⁵ \$

600 pages



Les parapluies du diable

Un récit autobiographique : une enfance tragique... comme dans les romans.

18⁹⁵ \$

336 pages



Adèle et Amélie

L'histoire de deux sœurs que la haine et le destin lient pour la vie.

20⁹⁵ \$

512 pages

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES — Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condo, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

à lire ou à offrir



Laure
Adler

Marguerite
Duras

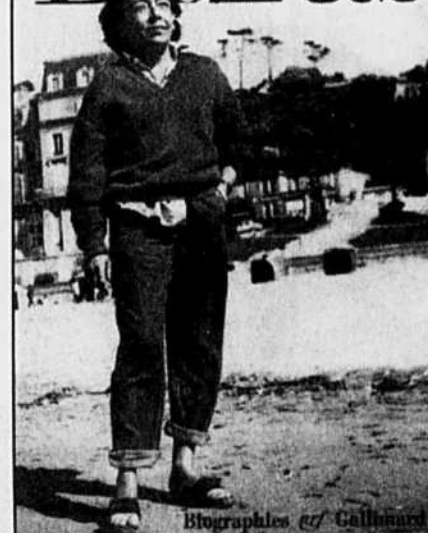
NRF Biographies

640 pages

34,95\$

PRIX FEMINA ESSAI

LAURE ADLER
Marguerite
Duras

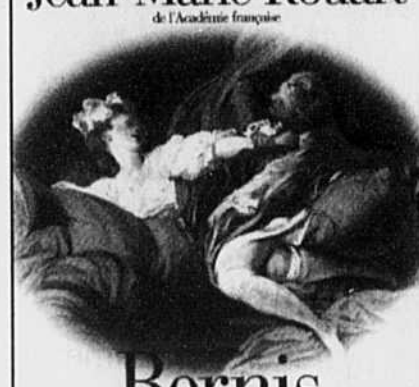


Marguerite
Duras

On lit les six cent et quelques pages de cette biographie avec une curiosité qui ne cesse d'augmenter. Le livre terminé, on en reste étourdi, tant la vie de Marguerite Duras est riche, tourbillonnante, émouvante aussi. Elle a fait de sa vie un roman.

Jean-Marie Rouart

Jean-Marie Rouart



Bernis
le cardinal des plaisirs

Gallimard

Bernis,
le cardinal des plaisirs
246 pages
24,95\$

Homme
d'Église, homme
d'État, homme à
femmes. Hors du
commun!

Laurence Cossé

La femme du
premier
ministre

257 pages

27,50\$

L'histoire d'une
femme, Madame
de Choiseul, qui
aimait un homme
qui aimait le
pouvoir...

LAURENCE COSSÉ
La femme du
premier ministre

POESIE

ur

GALLIMARD

GALLIMARD

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Rêves de Noël

CAROLE TREMBLAY

SNOWMAN

Jacques Duquennoy
Éditions Albin Michel, Paris
1998, 36 pages

Quelques jours avant Noël, un bonhomme de neige, instituteur de profession, rêve de devenir Snowman, un super-héros de la trempe de Superman. Il a beau essayer de se confectionner le costume, cela ne suffit pas à le faire voler. Il lui faut aussi le secret. Un secret qui lui sera révélé en rêve par une petite figurine de Snowman, enfermée dans une boule de verre, du type qu'on secoue pour faire tomber la neige. Fort de ses nouveaux pouvoirs, l'instituteur super-héros remplace le père Noël, faible et malade, pour sa tournée. Délaissant l'album traditionnel au profit de la bande dessinée, Jacques Duquennoy réussit le tour de force de raconter clairement une longue histoire sans pratiquement avoir recours au texte. Parfait pour initier à la bédé les petits analphabètes de trois ou quatre ans.

LA LONGUE NUIT DE NOËL

Brigitte Frey Moret
et Alexander Reichstein (ill.)
Éditions Nord-Sud, Zurich
1998, 24 pages

Chaque année, à l'occasion des



Fêtes, les éditions Nord-Sud publient quelques contes d'hiver inspirés des traditions germaniques. Fleurant bon la neige et les forêts de sapin, ces histoires possèdent toujours un petit côté merveilleux éclairant un fond discrètement religieux. *La Longue Nuit de Noël* raconte comment les ours en sont venus à hiberner. Un ourson à la recherche de nourriture est guidé par une étrange lumière jusqu'à une étable abritant un bébé et sa maman. Celle-ci, sans démontrer la moindre peur face à l'animal, lui tend silencieusement une branche couverte de baies mûres. Après les avoir avalées, l'ourson sombre dans un profond sommeil d'où il n'émerge qu'au premier souffle du printemps. Le bleu profond des premières illustrations, réchauffé peu à peu par la luminosité croissante, rend à merveille la dimension surnaturelle du texte.

LE PREMIER NOËL DE MONSIEUR OURS

Dugald Steer et Maggie Kneen (ill.)
Éditions Nathan, Paris
1998, 20 pages

Monsieur Ours n'aime pas l'hiver. Il n'aime pas Noël non plus puisque c'est en hiver et qu'en hiver, il dort. Mais voilà qu'une année, alors qu'il est bien au chaud dans son lit, on frappe à sa porte. Un lapin, pris au piège, vient lui demander son aide. Grogant et ronchonant, il se porte à la rescousse du pauvre lapin. C'est alors le tour d'un écureuil de lui demander du secours. Puis, des castors. Ensuite du père Noël. Monsieur Ours décline toutes les invitations que les animaux reconnaissants lui font. Mais une fois

de retour dans son lit, il tourne et retourne les alléchantes propositions dans sa tête: gâteaux au miel, jeux, cadeaux... Il finit par craquer et court rejoindre les autres animaux pour le grand réveillon. De multiples rabats à soulever ajoutent une touche ludique aux illustrations à la fois classiques et chaleureuses.

LE COFFRET DE NOËL DE PETIT OURS

Illustrations de Pete Bowman
Éditions Nathan, Paris, 1998,
quatre livres, dix pages chacun

Ce délicieux petit coffret comporte quatre minilivres animés, insérés dans un boîtier en forme de bibliothèque. Dans chacun d'eux, Petit Ours reçoit un cadeau et imagine la grande aventure qu'il va vivre en l'utilisant. La luge le fait descendre à toute vitesse le flan d'une montagne enneigée; le déguisement de chevalier lui permet de devenir le héros du château; la fusée l'amène au moins jusqu'à la lune et les chaussures de marche le transportent au sommet des sommets. À mettre dans les petites mains des deux-trois ans, à condition qu'elles soient déjà un peu délicates.

LE PÈRE NOËL EST UN VOLEUR

Kéthévane Davritchewy
L'école des loisirs, coll. «Mouche»,
Paris, 1998, 71 pages

L'idée de départ de ce petit roman est excellente. Martin décide de passer la nuit de Noël éveillé, non pas pour surprendre le père Noël — car il ne se laisse jamais voir —, mais plutôt pour voir si ce sont bien ses parents qui déposent les cadeaux au pied de l'arbre. Malheureusement, malgré ses efforts, Martin s'endort et quand il se réveille, les cadeaux sont déjà bien en place. Déçu, le petit garçon va retourner se coucher quand il entend un bruit de verre brisé. À sa grande surprise, il voit apparaître le père Noël en personne! Un bien drôle de père Noël, puisque celui-ci se met à remplir sa poche de téléphones, magnétoscopes et autres appareils électroniques. Et pendant qu'il y est, il empoche aussi tous les cadeaux. Malgré les cris des adultes et les policiers qui s'en mêlent, Martin persiste à croire que le père Noël a simplement fait une erreur et va bientôt ramener les cadeaux. La fin comporte deux interprétations possibles, une pour ceux qui croient, et l'autre pour ceux qui doutent de l'existence réelle du père Noël. Malin. À partir de sept ans.

TECHNOLOGIE

De la plume à la bille

Il court, il court, le stylo

STYLOS

De l'écriture à la collection

Giorgio Dragoni
et Giuseppe Fichera
Traduction de l'italien
par Emmanuelle Peras
Éditions Grind, Paris
1998, 192 pages

MICHÈLE MALENFANT



Saviez-vous que le calame, d'abord fabriqué à partir d'une tige de roseau, était l'ancêtre du stylo moderne? Que c'est vers le VI^e siècle que la plume d'oie, encore utilisée au siècle dernier, fit son apparition? Que les pays arabes, pour des raisons religieuses, refusaient de se servir de plumes d'oiseaux pour écrire, ce qui amena un calife à faire réaliser, au X^e siècle, la première plume métallique? Que Lewis Edson Waterman, l'un des grands concepteurs de stylos à plume, créa dans les années 1880 ses premiers modèles à partir des rayons d'une roue en bois d'un vieux cabriolet?

Le livre *Stylos - De l'écriture à la collection* saura plaire à tous ceux qui aiment cet objet ou aux simples curieux intéressés par l'histoire en général. Car c'est bien d'histoire qu'il s'agit. Du calame au stylo à bille en passant par la plume d'oie, la plume et le stylographe, on suit l'évolution de cet outil précieux de ses origines à notre époque, considérée comme «le troisième âge d'or» du stylographe.

On y apprend ainsi que, même si

les exigences de l'industrie moderne et l'avènement de l'alphabétisation de masse à partir de la fin du XVIII^e siècle rendirent nécessaire la production en série d'un instrument plus accessible pour l'ensemble de la population et pouvant contenir plus d'encre — de façon à suivre plus facilement «la rapidité de la pensée» —, la plume d'oie fut encore longtemps privilégiée pour «sa souplesse et son élasticité inégalables» et eut de fervents défenseurs. Victor Hugo, notamment, disait que la plume d'oie «a la légèreté du vent et la force de la foudre et, tandis qu'elle écrit, [elle] rappelle avant tout qu'elle est une aile et qu'elle a su voler».

C'était au début du XIX^e siècle. La plume d'oiseau ne put résister au développement du stylo à plume, qui

lui-même dut bientôt subir la concurrence de la machine à écrire puis, après la Deuxième Guerre mondiale, celle plus féroce et plus déterminante du stylo à bille, qui exerça durant les années 60 et le début des années 70 une domination absolue. Deux philosophies s'affrontèrent alors: celle de la conception artisanale et celle du «jetable». Ne pouvant rivaliser avec le stylo à bille en ce qui concerne le prix, les concepteurs de stylos à plume décidèrent de miser sur la qualité de leurs produits, signés par de grands créateurs. Le stylographe devint ainsi bijou, objet de prestige pour qui veut se distinguer au sein de la masse, objet de collection.

La dernière partie du livre présente, dans un ordre chronologique, plusieurs stylos parmi les plus significatifs des cent dernières années, de 1890 (un stylo de Eagle à cartouche de verre) à 1997 (le modèle *Hong Kong* de Omas), chacun étant illustré, décrit et accompagné d'un court texte relatant son histoire. Certains sont de pures merveilles, comme le 51 *Filigrée* et le 75 *Queen Elizabeth* de Parker, le *Must* de Cartier, le *Laurent de Médicis* de Montblanc et le *Silbern Dragon* de Pilot, entre autres.

Enfin, si la lecture du livre est captivante, il est malheureux cependant de trouver, dans un si bel ouvrage, des coquilles çà et là. Pire encore, à la page 16 du volume, une partie du texte a carrément été escamotée. Il semble bien qu'on ait voulu aller un peu trop vite. C'est dommage.

Cravates en teflon

La remise à l'heure dans le monde de l'invention

LOUIS-GILLES
FRANCOEUR
LE DEVOIR

LE LIVRE MONDIAL DES INVENTIONS

Valérie-Anne Giscard D'Estaing
Éditions Fixot, Paris, 1998, 285 pages

Je lis et relis depuis quatre ans la version 95 du *Livre mondial des inventions*. La nouvelle mouture m'a plongé dans le même ravissement.

Saviez-vous qu'on fait maintenant des cravates en teflon? Eh oui, absolument imperméables et réfractaires au café et à la sauce spaghetti!

Ceux qui ont souri avec condescendance apprendront par contre qu'il y a désormais mieux que les usines marée-motrice: les toupies sous-marines. Au lieu d'utiliser les forces latérales produites dans l'eau par les vents, elles utilisent les changements de pression de haut en bas provoqués par les vagues, les courants et les différences de température. Ces cloches en forme de champignons, remplies d'air, actionnent en montant et en descendant des turbines qui récupèrent le mouvement créé, ce qui fait tourner les «champignons» de métal alternativement. Cette invention de Fred Gardner, un ingénieur en électronique, est pour l'instant au banc d'essai: les castors d'Hydro-Québec n'ont qu'à bien se tenir!

Si vous n'avez pas encore été ébranlés par autant d'imagination, sachez que le Pentagone s'est ému, lui, lorsqu'il a appris que le Tchèque Vladimir Pech a inventé un radar anti-

avions furtifs, le Tamara. Les Américains ont d'ailleurs bloqué toutes les ventes du Tamara en Occident et lorsque la rumeur a voulu que Pech puisse en vendre à Saddam Hussein, l'inventeur a offert, très démocratiquement, d'en vendre aussi aux États-Unis! Évidemment, une telle invention ne rivalise pas avec les nouvelles tombes électroniques qui vous permettent de voir, d'entendre, voire éventuellement de converser avec un défunt chéri au cimetière, un système commercialisé par Leif Technologies en Oklahoma.

Mais interrompons immédiatement cette liste qui pourrait s'allonger sur plusieurs centaines de pages. Si le *Livre mondial des inventions* contient, heureusement, une mise à jour annuelle, l'édition de la prochaine année, la dernière avant l'an 2000, propose dans cet esprit d'intéressantes rétrospectives sur plusieurs sujets, comme l'automobile, l'atome, etc.

Et, attention délicate ou racoleuse — au choix! —, on a prévu une dizaine de pages sur des inventions et inventeurs québécois, ce qui nous fait découvrir par l'édition française des brevets d'ici dûment patentés.

La seule lacune de ce livre magique, c'est qu'on ne donne pas les numéros de brevets des inventions présentées, question de permettre à ceux qui le désirent d'aller plus loin en allant chercher les documents d'origine sur Internet. Moyennant paiement, bien sûr.

Libre Expression

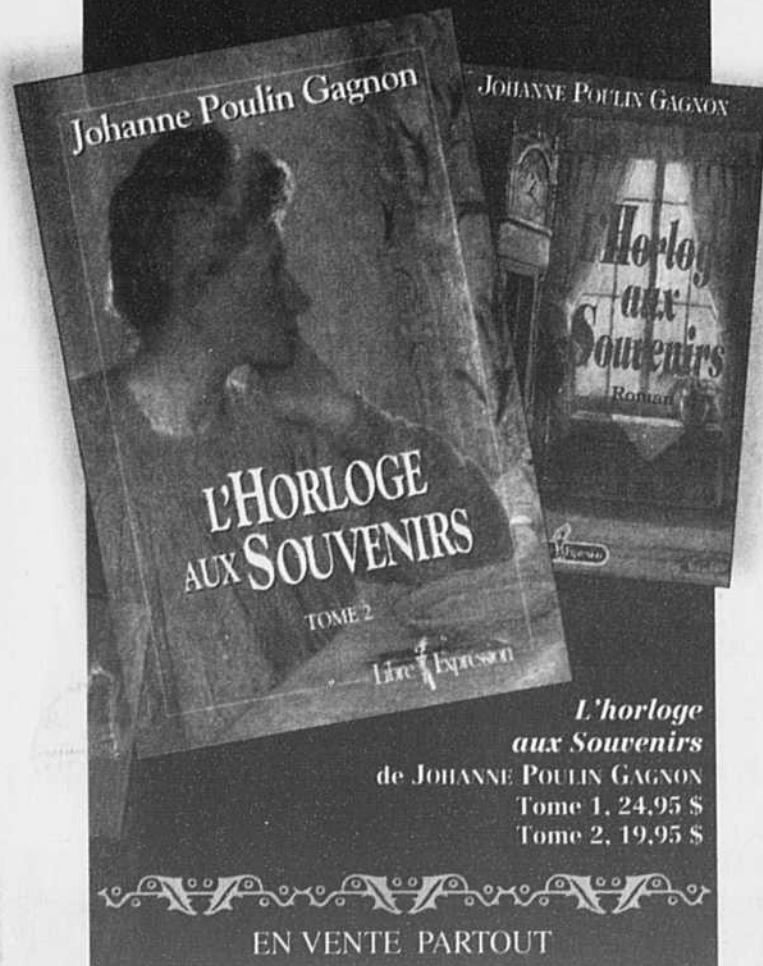
Pour Noël
offrez le plaisir de lire
une saga familiale

L'Horloge aux souvenirs:

deux romans où est raconté le destin
d'une famille québécoise arrivée
à Montréal au début du siècle.

Dans le deuxième tome:
l'héroïne, Florence Grand-Maison,
doit veiller seule aux affaires familiales
après le décès de son mari.

Une saga qui ressuscite
les grandes familles
québécoises d'autrefois



Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

GROUPE SCABRINI IMPRIMEUR
PRÉSENTE LESBEST
SELLERSAGMV
MARQUIS
imprimeur

La passion du livre...

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- LA CÉRÉMONIE DES ANGES, Marie Laberge, *Boréal*
- 2- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, *Boréal*
- 3- L'INSPECTEUR SPECTEUR ET LE DOIGT MORT, Ghislain Taschereau, *Les Intouchables*

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- RÉFLEXIONS D'UN FRÈRE SIAIMOIS, John Saul, *Boréal*
- 2- L'ÉTAT DU MONDE 1999, Collectif, *Boréal-La Découverte*
- 3- EN EFFEUILLANT LA MARGUERITE, Marguerite Lescop, *Lescop*

LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- LA PETITE KIM, Kim Yaroshevskaya, *Boréal*
- 2- LE CUEILLEUR D'HISTOIRES, Sonia Sarfati/Alfred Pellan, *Musée du Québec*
- 3- NUIT D'ORAGE, Michèle Lemieux, *Boréal*

POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- L'ARMOIRE DES JOURS, Gilles Vigneault, *Nouvelles éditions de l'Arc*

LIVRES PRATIQUES

- 1- GUIDE DU VIN 1999, Michel Phaneuf, *Éditions de l'Homme*
- 2- LES SÉLECTIONS DU SOMMELIER, François Chartier, *Libre Expression*

ROMANS ÉTRANGERS

- 1- CONFIDENCE POUR CONFIDENCE, Paule Constant, *Gallimard*
- 2- UN MONDE DE RÊVE, Danielle Steel, *Presses de la Cité*
- 3- LA MAISON DU SOMMEIL, Jonathan Coe, *Gallimard*

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- MARGUERITE DURAS, Laure Adler, *Gallimard*
- 2- MARILYN MONROE, ENQUÊTE SUR UN ASSASSINAT, Don Wolfe, *Albin Michel*
- 3- ERRATA, Georges Steiner, *Gallimard*

LE COUP DE COEUR QUÉBÉCOIS

- 1- LE DICTIONNAIRE, Rober Racine, *L'Hexagone*

Gallimard

Archambault Musique et livres, 849-6201 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153
Librairie du Soleil, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012
Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Caza, (819) 566-0344 • Librairie Hermes Inc., 274-3669
Librairie Le Pireteur Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5243 • Librairie Oliveri, 739-3639
Librairie Pantoute, (418) 694-9748 • Librairie Renaud-Bray Inc., 342-1516 • Librairie Vaugeois, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC

ASSOCIATION
NATIONALEDES ÉDITEURS
DE LIVRES

Sylvie Gendreau

La
Cité
des
intelligences

"... Un magnifique essai sur la
transformation des sociétés..."
Madeleine Guay, *Les Affaires*

"C'est un alliage réussi de poésie,
de gestion et de culture,
Sylvie Gendreau a comme leitmotiv
dans ce livre d'éveiller
l'enthousiasme et l'imaginaire,
de redécouvrir le pouvoir
créateur du désir."
Richard Cummings,
Midi-Culture, Radio-Canada

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Noël à Venise

Pour un temps des Fêtes, même sans neige

GISELE DESROCHES

Décembre: conjuguez Noël à tous les temps et sur tous les modes. Apprêtez-le à toutes les sauces, chantez-le, étirez-le, exposez-le, soulignez-le. On n'échappe pas à un thème comme celui-là, vous vous en doutez bien, surtout si on œuvre avec ou pour des enfants. Cette fête, si fébrilement attendue, constitue pour eux un apogée sans nom, un aboutissement, le sommet d'un Everest. Sommet peut-être sans neige cette année...

LE GRAND VOYAGE DU PÈRE NOËL

Michel Luppens
et Evelynne Arcouette (ill.)
Le Raton laveur, Montréal
1998, 24 pages

Justement, comme s'il avait prévu le coup, Michel Luppens envoie le père Noël faire un tour à Venise, dans *Le Grand Voyage du père Noël*. Le vieux bonhomme, ayant fini sa tournée, choisit sa destination vacances lorsqu'un coup de vent lui arrache la carte des mains. Obligé de naviguer à l'œil, l'attelage atterrit successivement dans la jungle, nom d'un sapin! sur l'île de Pâques, nom d'une guirlande! en Égypte, nom d'une cheminée! sur un plateau de tournage, nom d'un grelot! Ne craignez rien, il y arrivera, le célèbre barbu, à Venise, mais d'une façon totalement inattendue et après de joyeuses péripéties. Pour les trois à huit ans.

JOYEUX NOËL BENJAMIN

Paulette Bourgeois
et Brenda Clark (ill.)
Scholastic, Markham, 1998, 32 pages

La tortue Benjamin (une vingtaine de titres chez Scholastic) attend Noël sur un registre beaucoup moins fantaisiste et même un peu didactique. Dans *Joyeux Noël Benjamin*, notre tortue fait face au dilemme cuisant de choisir un présent parmi ses trésors personnels pour la collecte annuelle de jouets de M. Hibou. Celui-ci est trop précieux, celui-là trop chèrement acquis, il aime trop celui-là, etc. Bien sûr, Benjamin trouvera la solution et la joie de Noël sera sauve! Pour les trois à six ans.

JOYEUX NOËL, ANNA

Jean Little
Traduction de l'anglais
par Claudine Vivier
Hurtubise HMH, coll. «Atout»
Montréal, 1998, 286 pages

En ce qui concerne Anna, c'est moins certain. Pour cette benjamine d'une famille de cinq enfants allemands, héroïne de *Joyeux Noël! Anna*, la vie s'écroule lorsque son père, pressenti en 1939 les dangers d'une guerre mondiale, décide que la famille déménage au Canada. Pour cette enfant de neuf ans qui ne sait pas encore lire, qui se fait traiter d'empotée, qui est victime des railleries incessantes de ses frères et sœurs, affronter de nouvelles conditions de vie représente un défi contre lequel elle se crispe de toutes ses forces. Son père, jusque-là son indéfectible allié, se range maintenant dans l'autre camp.

L'auteure, Jean Little, s'attarde longuement et avec un réalisme prenant sur le caractère de cette enfant de neuf ans, sur ses émotions, sur sa difficulté de se faire une place au sein d'une famille déjà constituée. La finesse de l'analyse psychologique met en relief d'une façon particulière tous les échos des nombreux rebondissements. L'arrivée dans une classe spéciale à Toronto constituera pour Anna un tournant décisif que lecteurs et lectrices suivront pas à pas avec un plaisir intense. A offrir à toutes les petites personnes de neuf à douze ans qui adorent s'immerger dans un bon livre. Rassurez-les: les 260 pages défilent à la vitesse... d'un éclair. Non, quand même, ce serait exagéré. Disons d'une bonne tempête de neige!



L'AUTRE VIE DE NOËL BOUCHARD

Hélène Gagnier
et Christiane Gaudette (ill.)
Pierre Tisseyre, coll. «Papillon»
Montréal, 1998, 116 pages

Quant à *L'autre Vie de Noël Bouchard*, on n'y trouve pas l'ombre d'un flocon. Il ne se rapproche de Noël que par le prénom du titre. C'est un accroc que vous pardonneriez lorsque vous saurez que ce petit roman est lauréat du concours Pierre-Tisseyre jeunesse 1998 et que les valeurs qu'on y découvre se glissent dans l'esprit de la fête comme un cadeau dans un bas de Noël. Noël est un grand gaillard au cœur d'or, lent dans sa tête autant que dans ses gestes, qui travaille à la ferme. Trop longtemps, on l'a surnommé Nono en se moquant de lui.

La rencontre d'une petite créature toute de blanc vêtue flottant à quelques centimètres du sol lui fera

réaliser à quel point sa solitude lui pèse. Il a tellement envie d'être encore un enfant alors qu'il lui faut agir comme un homme. Saura-t-elle faire fondre ce grand chagrin? Pourrait-elle l'aider à réconcilier la part d'imaginaire et de réel? Pour les jeunes de huit à 11 ans.

LES VÉLOS N'ONT PAS D'ÉTAT D'ÂME

Michèle Marneau
Québec/Amérique, coll. «Titan»
Montréal, 1998, 188 pages

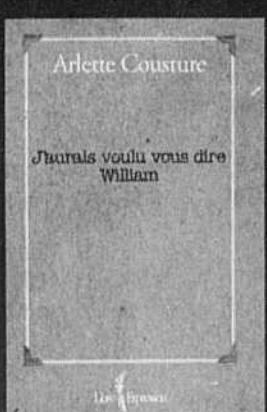
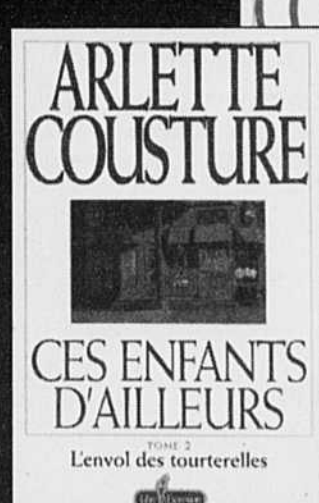
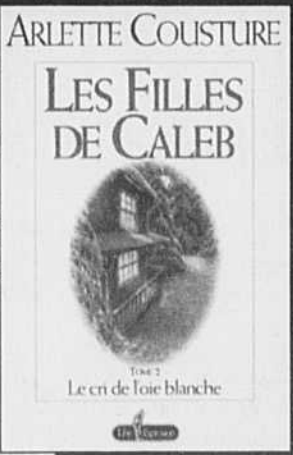
Bon, c'est pas tout, ça. Pour les plus vieux, les plus de 12 ans, voici une suggestion de cadeau qui est tout à fait de saison: *Les vélos n'ont pas d'état d'âme*, de Michèle Marneau. Même en me tordant les méninges, je n'arrive pas à trouver de lien avec Noël, mais si vous cherchez quelque chose à offrir à un jeune de 12, 13, 14 et même 15 ans, garçon ou fille, celui-ci

devrait plaire aux plus difficiles.

C'est l'histoire d'un gars, Christian, passionné de vélo, pour qui il n'y a rien à comprendre aux filles. Leurs réactions sont des états d'âme bien compliqués. C'est l'histoire d'une fille, Laure, quatrième secondaire, nouvelle à la polyvalente, secrète, cachottière même, qui était riche mais vient de tout perdre. C'est l'histoire d'une amitié entre Tanya et Jérémie, de l'intérêt, un peu trop vif au goût de Tanya, de Jérémie pour la mystérieuse Laure. C'est pas si compliqué que ça en a l'air, c'est plein de bon sens, de valeurs confrontées (richesse/pauvreté, amour/amitié, apparence/valeurs humaines). On y aborde d'une façon très à propos le chantage tel qu'il se pratique parfois entre garçons et filles, la peur, la honte. C'est super coulant du début à la fin et éclairant aussi. Tiens, je viens de trouver le lien avec Noël: c'est comme un sapin avec plein de petites lumières dedans. Des petites lumières qui aident à vivre. Joyeux Noël!

Pour NOËL
offrez le plaisir
de lire

ARLETTE COUSTURE

La grande aventure
qui a donné naissance à la télésérie
Ces Enfants d'ailleurs
24,95 \$ chaque tome.

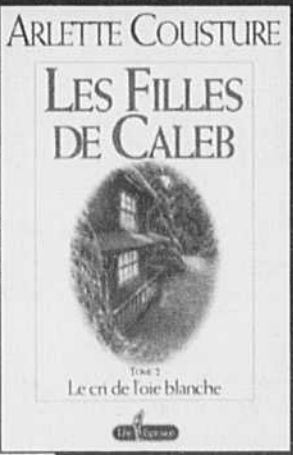



Photo: © André Panneton



accueil
choix
emballages-cadeaux

de 9h à 22h
362 jours par année

LIBRAIRIE HERMÈS
1120, av. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 téléc.: 274-5660

à lire à offrir

Chrystine Brouillet

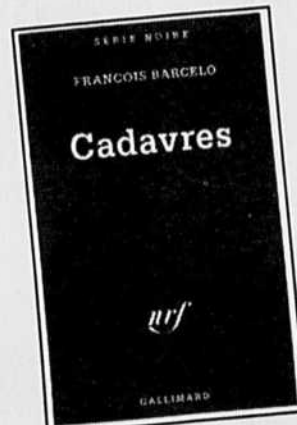


Les neuf vies d'Edward
24,95\$
Denoël

Edward est un chat. Avant de quitter sa neuvième et dernière vie, il décide de trouver un mari à sa maîtresse...

François Barcelo

LE PREMIER AUTEUR QUÉBÉCOIS DE LA SÉRIE NOIRE

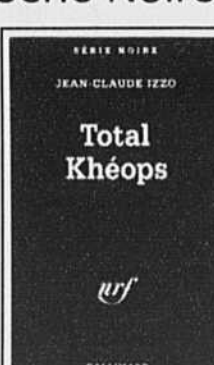
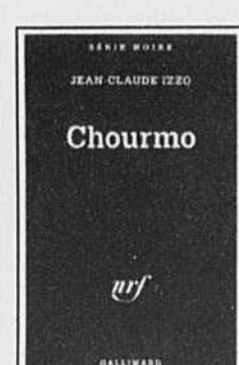


Cadavres
9,95\$
214 pages
Série Noire



Savez-vous quand j'ai commencé à regretter la mort de ma mère?

Jean-Claude Izzo


Coffret Izzo
41,50\$

Série Noire

TOTAL KHÉOPS CHOURMO SOLEA

Marseille n'est pas une ville pour touristes. Ici, il faut prendre parti. Se passionner. Être pour, être contre. Être violemment. Alors seulement, ce qui est à voir, se donne à voir.

Gallimard

CLAUDINE DÉOM

Émile Zola, dans *Au bonheur des dames*, dépeint ces grands magasins qui, à la fin du XIX^e siècle, ont révolutionné nos modes de consommation: une conséquence directe de l'ère de l'industrialisation. En offrant d'abondantes quantités de nouvelles marchandises étalées sous un même toit (d'où la notion de rayons à laquelle on fait référence encore aujourd'hui) et, en plus, en les offrant à un prix fixe (le même pour tout le monde), le grand magasin a acquis la faveur de la population au fil des années. Selon ces mêmes principes, vieux de cent ans, certains d'entre eux opèrent toujours. Progrès oblige à l'époque, leur venue sonnera petit à petit le glas des métiers traditionnels, principalement ceux de l'industrie du vêtement tels que les tailleurs et les cordonniers (où il fallait jadis se rendre pour acheter une chemise ou des chaussures faites sur mesure).

Au moment de leur apparition, au début des années 1860 à Paris (pensons notamment à Au Bon Marché ou Au Printemps, qui ont survécu jusqu'à nos jours), le grand magasin incarne alors ce qu'il y a de plus nouveau et de plus moderne, à l'image d'une société occidentale en pleine transformation. Importé rapidement de l'autre côté de l'océan, il fait des malheurs en Amérique où il devient vite un des symboles du *American way of life*.

Qu'ils soient européens ou américains, les grands magasins fonctionnent tous selon un principe commun très simple, c'est-à-dire un bâtiment à étages multiples percé de larges fenêtres et pourvu de grandes surfaces dégagées au sol, sans cloisons, un peu à la manière des entrepôts industriels dont ils s'inspirent, d'ailleurs.

La rue Sainte-Catherine

Montréal n'est pas une ville étrangère au phénomène du grand magasin à rayons. La rue Sainte-Catherine, autrefois une rue résidentielle (difficile à croire, mais oui!), se transforme à partir de la fin du XIX^e siècle pour devenir l'artère commerciale que nous connaissons aujourd'hui. Le point tournant de cette métamorphose se situe en 1890, au moment où le magasin Morgan déménage de son édifice de la rue Notre-Dame et s'installe dans le nouveau bâtiment qu'il fait construire devant le square Phillips. Mieux connu sous le nom de La Baie depuis 1972, ce dernier entraînera la venue d'autres grands magasins: Murphy en 1894 (anciennement logé dans l'immeuble du magasin Simpson), Ogilvy en 1895 et, bien entendu, Eaton, qui fait son apparition à Montréal en 1925.

L'impact des grands magasins dans le paysage urbain montréalais n'est pas négligeable. Ces bâtiments, bien qu'ils aient été agrandis au fil des décennies, n'en sont pas moins d'immenses espaces au moment où ils sont construits. Leur présence à travers les années aura fortement contribué à la création du centre-ville que l'on connaît maintenant. On aurait bien du mal à imaginer la rue Sainte-Catherine aujourd'hui sans les façades des grands magasins et leurs vitrines qui la bordent...

Les temps ont changé

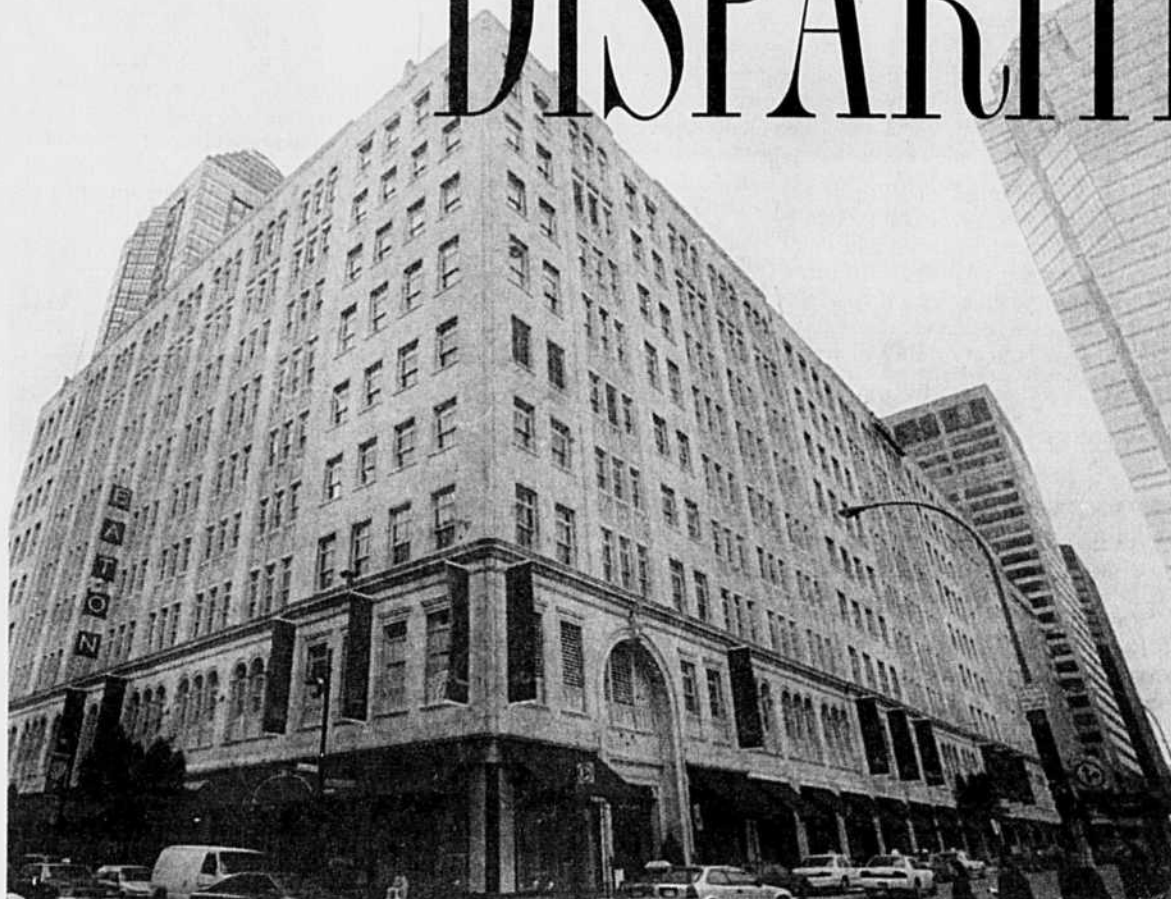
S'ils répondaient jadis aux besoins d'une société de consommation en pleine émergence, force est de constater que les grands magasins éprouvent aujourd'hui certaines difficultés à survivre. Les problèmes ne datent pourtant pas d'hier. L'avènement de l'automobile, le développement de la banlieue et la construction des centres commerciaux (ainsi que leurs immenses stationnements) auront tous pour effet de ralentir l'activité des grands magasins situés dans les centres-villes, voire de les asphyxier. Eaton, l'entreprise familiale par excellence dont la direction est toujours assumée par les descendants de son fondateur, Timothy Eaton, a dû revoir sa stratégie de marketing afin de faire face à la concurrence féroce du commerce au détail.

Pour Eaton, il était moins une: certaines succursales ont dû fermer leurs portes au moment où on décidait de faire subir à d'autres une sérieuse cure de rajeunissement.

Animé par le souci à la fois de conserver sa clientèle traditionnelle d'un âge avancé et d'en attirer une plus jeune, Eaton s'est donc façonné une nouvelle image. À Montréal seulement, plus de 22 millions de dollars ont été investis dans le magasin de la rue Sainte-Catherine pour un

FORME

Le grand magasin à rayons, une espèce en voie de DISPARITION?



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

réaménagement en profondeur des étages et de leurs étalages. L'opération visait également l'extérieur du magasin par le nettoyage des façades du bâtiment qui, de pair avec l'installation de nouveaux auvents, lui permet de retrouver une certaine apparence d'antan. Avec son nouveau leitmotiv publicitaire, «*Les temps changent*», l'entreprise verse dans la tradition tout en jetant résolument un regard vers l'avenir. Une fois la poussière retombée, on réalise toutefois que la formule du magasin Eaton, qui aura prévalu pendant presque trois quarts de siècle, n'est plus. L'objectif de marketing visé, celui de la «*destination mode du centre-ville*», aura obligé le magasin à renoncer à offrir une aussi grande variété de marchandises, sacrifiant ainsi le concept qui se trouve à la base même du grand magasin à rayons.

Des solutions de rechange

D'aucuns diront (avec raison) que le moment est propice pour faire preuve d'un peu de pragmatisme. Eaton n'est d'ailleurs pas le premier grand magasin à modifier son fonctionnement afin d'assurer sa santé financière. Au début des années 80, l'entreprise avait innové en louant certains de ses espaces à des boutiques individuelles. En 1985, Ogilvy reprend la même stratégie afin de résoudre ses propres difficultés financières. D'autres n'auront pas eu cette chance: surviennent ainsi les fermetures de Dupuis Frères, en 1978, et plus tard celle de Simpson, deux entreprises qui ont marqué l'histoire des grands magasins montréalais et dont le sort témoigne des changements qui ont eu cours.

Jusqu'à maintenant, Montréal a eu la chance de conserver la plupart de ses grands magasins à rayons, contrairement à certaines villes nord-américaines, notamment Detroit, où la démolition récente d'un des derniers de ses monuments commerciaux a suscité la controverse ainsi qu'une réflexion majeure sur leur avenir dans les centres-villes. La réouverture prochaine de l'ancien bâtiment de Simpson — le magasin Simon's et des salles de cinéma occuperont sous peu l'immeuble — nous laisse croire qu'il vaudrait peut-être mieux penser à conserver ces grands espaces commerciaux, quitte à leur faire subir des modifications, plutôt que de les abandonner au pic des démolisseurs. En effet, dans plusieurs des cas, c'est le sort qui leur est réservé.

Il y a sûrement là matière à réflexion... pour la prochaine fois que vous attendrez en ligne à la caisse...



JACQUES GRENIER LE DEVOIR



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

REGARD OBLIQUE

La saison des oranges et des citrons

Pour notre aparté habituel de nouvelles et de faits divers, on me permettra cette fois de consacrer plus que le temps d'un regard oblique afin de vous faire part de quelques-uns des prix Orange et Citron de Sauvons Montréal, qui s'inscrivent pertinemment dans nos préoccupations patrimoniales. Comme la tradition le veut, Sauvons Montréal a décerné cette année encore plus d'une douzaine de prix et de mentions dans les catégories de la rénovation et de la restauration, de l'insertion ainsi que de l'urbanisme et du design urbain. Citronnade, limette et sorbet s'ajoutent toutefois au menu cette année et constituent une variation amusante sur le thème des agrumes. Commençons d'abord par les bonnes nouvelles. Un prix Orange bien mérité présenté sous la forme d'un sorbet — verglas oblige — est décerné aux actions spéciales de plusieurs groupes et institutions tels que la Ville de Montréal et le Centre de la Montagne pour la sauvegarde des arbres montréalais à la suite de la tempête de janvier dernier. Avec de piteuses catastrophes, plusieurs ont constaté que le patrimoine est davantage vulnérable. Grâce à leur action, notre forêt urbaine s'en porte sûrement mieux aujourd'hui.

Les produits dérivés du citron, quant à eux, diluent un peu le goût amer de ce fruit au profit d'un regard posé de plus près sur des interventions particulières de certains projets. Un prix Citron, ou citronnade devrais-je plutôt dire, a été décerné au propriétaire du cinéma Rialto, avenue du Parc, pour les travaux de rénovation de la façade entrepris sans permis. Lorsqu'on est propriétaire d'un bâtiment bénéficiant d'un statut officiel de la part des gouvernements fédéral, provincial et municipal, lesquels statuts reconnaissent la valeur patrimoniale du bâtiment, on s'attendrait à ce que les interventions se fassent avec un peu plus de délicatesse et dans le respect de l'architecture ou, à tout le moins, avec un permis en règle. Une autre citronnade est octroyée cette fois au nouveau portique de la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal, chemin de la Côte Sainte-Catherine. En effet, en plus de remettre en question les motifs qui ont incité les architectes à choisir ce qui ressemble à du métal rouillé en guise de matériau principal, on peut franchement qualifier leur intervention dans ce projet de recyclage de tout, sauf modeste. La rupture entre l'ancien et le nouveau doit-elle être si abrupte? Finalement, un prix Limette (moins aigre que le citron, semble-t-il) est destiné au nouvel édifice du métro Berri-UQAM, sis à l'angle des rues Sainte-Catherine Est et Berri. On lui reproche de s'imposer inutilement sur un quadrilatère délicat et déjà très dense. Tout à fait pertinent, quand on pense à la proximité du magasin Archambault et de la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, sans parler de la structure massive des bâtiments de l'UQAM.

Enfin, je m'efforcerais de terminer ce discours acide (restons quand même dans la même ligne de pensée) sur une note plus sucrée. Tous accepteront très certainement avec beaucoup d'enthousiasme le prix Orange, décerné à la restauration des fresques de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours dans le Vieux-Montréal. Des succès pareils se font de plus en plus rares en conservation du patrimoine. C'est bien le cas de le dire, ce-là réchauffe l'âme.

Finalement, un prix Orange bien mérité va à l'UQAM pour la restauration de l'ancien Institut des technologies de Montréal, rue Sherbrooke Ouest. Le bâtiment à colonnes immenses reprend finalement vie après une longue restauration qui a eu le mérite de conserver des éléments souvent oubliés tels que la chaufferie et sa magnifiquement cheminée. Il était grand temps qu'une de nos universités marque des points en conservation du patrimoine.

Voilà, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter de joyeuses Fêtes et beaucoup de vitaminine C (pour passer l'hiver)! À l'an prochain.

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0881
E-mail: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca

Concours design Groupe Lacasse - Université de Montréal

Créé en 1995 afin de stimuler le design et développer les échanges et le partenariat entre les manufacturiers de meubles de bureau et les jeunes designers, le **Concours Lacasse** est l'occasion pour les étudiants de troisième année de l'École de design industriel de l'Université de Montréal de concevoir et de développer un produit, de niveau professionnel, qui prend en considération les multiples contraintes de l'industrie tout en recherchant l'innovation et la fonctionnalité.

Cette année, pour sa cinquième édition, les étudiants avaient le choix de travailler sur une chaise droite ou un petit meuble de rangement. Le matériau principal devait être la mélamine.

Lundi dernier, le jury, composé de Christiane Benoit (Exa Design), Ginette Gadoury (Sidim/Intérieurs), Helen Stavridou (Institut de Design Montréal), Patrick Ferro (Groupe Lacasse), Albert Leclerc (UdM) et Richard Noël (Ferdie), dévoilait le nom des finalistes. Les deux grands gagnants du Concours Lacasse 1998

sont: **Cathy Bourget** pour son meuble de rangement et **Daniel Durepos** pour sa chaise. Ils se méritent tous les deux un stage de cinq semaines au service design du Groupe Lacasse. De plus, deux mentions d'honneur ont été décernées à **Dominique Dostie** et **Guillaume Bélanger** pour saluer la qualité de leurs projets. Notons enfin que le jury a tenu à souligner l'originalité du travail de **David Cavalière** en lui attribuant une appréciation spéciale. Un grand bravo à tous les gagnants!

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM:
du lundi au vendredi, de 10 h à 20 h
samedi et dimanche, de 10 h à 17 h